

Bonjour à toutes et à tous !

Vous trouverez ci-dessous la leçon de lecture que nous avons en partie travaillée en classe.

Vous pouvez réaliser autant d'exercices de compréhension à la lecture que vous le désirez à partir de la page 39.

Si vous souhaitez que votre travail serve d'évaluation formative, vous pouvez me l'envoyer à l'adresse mail suivante : [monsieurdolcimascolo@gmail.com](mailto:monsieurdolcimascolo@gmail.com)

À bientôt !

M. Dolcimascolo

Cours de français

# DIVERS

---

## *Manifester sa compréhension d'un récit*

4<sup>e</sup> année

2019-2020

**I. RAPPEL : LE RÉCIT**

- 1) Lis le texte qui suit. Ensuite, réponds au questionnaire en respectant les consignes données.

---

## Le prince charmant

---

Aube-sur-Loing. Un village coquet dans une région protégée.

Chaque jour que Dieu fait, l'aube se lève sur cette paisible commune bâtie au bord du Loing, guilleret cours d'eau qui s'en va lécher, allègre, les pieds du château de Lancourt, patrimoine du coin.

- 5 Jamais, depuis des années, l'aube n'a apporté de surprise.

Excepté ce matin-là.

Car elle arriva dès la première heure. Tandis que le soleil hésitait encore à lancer ses premiers feux, elle débarqua et lâcha ses premières insultes.

« Bande de tarés ! Z'êtes encore en train de ronfler ! Y a personne dans c'bled à la con ? »

- 10 Chargée comme un baudet, traînant après elle une cargaison explosive d'effluves nauséabonds, relents de crasse et d'urine qui, se faufilant à travers les fenêtres ouvertes en ce matin d'été, chatouillèrent les narines endormies des Aubelointains.

- 15 Son vieux Caddie rouillé débordait de sacs Auchan, Intermarché, Carrefour, de frusques d'avant-guerre (celle de 1870) et de canettes de bière, vides ou pleines. *Heineken, Kronenbourg, 1664...* Un vrai festival de pubs.

Elle remonta l'avenue principale en claudiquant. On avait du mal à savoir si c'était elle qui poussait le Caddie, ou l'inverse.

« Bordel de merde ! C'est-y qu'le déluge a ravagé l'patelin ? »

- 20 Quelques têtes apparurent ça et là, derrière un plissé de rideaux tirés craintivement. Qu'était-ce donc que cette vision cauchemardesque ? Sans doute ce qu'on nommait, à Paris, un clochard, un S.D.F., un S.A. (sans abri). Ou bien encore un S.S. (sans sexe) ? Car sous l'épais manteau de la saleté, il était fort difficile de distinguer le sexe de cet individu.

Les Aubelointains conclurent à l'apparition d'une sorte de E.T. en provenance de l'enfer de la capitale.

- 25 Elle s'appelait Aude. Sa myopie lui avait sans doute fait élire le village d'Aube-sur-Loing par analogie avec son prénom.

Aude s'installa devant la boulangerie, qui ouvrait ses portes. Masquant la bonne odeur de pain frais par la puanteur de longues années d'errance.

30 Elle s'assit sur le trottoir et déballa son Caddie. Elle rangea méticuleusement les canettes vides autour d'elle, se barricadant derrière une montagne de zinc. Les pleines, elle entreprit de les boire, une à une...

35 Puis elle entassa ses fringues. Sur elle. Plus le soleil montait dans le ciel, plus elle enfilait : tricots, pulls, sous-pulls, chemises, écharpes, foulards, bonnets, cagoules, mitaines, gants. Si bien qu'on ne distinguait plus que quelques centimètres carrés de rides, deux yeux noirs, (étaient-ils bleus ou verts avant d'être salis par la poussière ?) et enfin deux gros orteils rongés par la corne, qui perçaient le cuir de chaussures éculées.

Quelques heures passèrent. La chaleur montait, Aude suait la bière qu'elle ne cessait d'ingurgiter. Les Aubelointains habillés en hâte s'attroupèrent bientôt autour d'elle.

Elle vomit encore un flot d'injures :

40 « Tas d'enfoirés ! Bande d'enculés !... »

Jamais on n'avait entendu de telles insanités. L'attroupement, lourde masse coagulée par l'effroi, recula.

On envoya les gendarmes. Qui demeurèrent cois. À Aube-sur-Loing, les représentants de l'ordre sont amenés à distribuer quelques claques de temps en temps pour rétablir un ordre peu dérangé. Guère plus. Pas de braquage, pas de vol, pas d'agression, pas de meurtre. Et pas de clochard, donc pas de centre de désinfection...

Que faire de ce tas d'immondices qui gâchait le paysage ?

50 La commune se priva de pain pendant quelques jours, le temps qu'Aude se décide à changer d'emplacement. Puis ce fut une semaine végétarienne, Aude ayant choisi le seuil de la boucherie pour domicile. Les portes de l'épicerie furent ensuite son nouvel abri, entraînant de nouvelles privations pour la population.

Quand Aude s'installa devant les tables du Café de l'Aube, la coupe fut pleine.

La gendarmerie tardant à intervenir, on dépêcha un envoyé au château de Lancourt, auprès du baron Ernest de Chauda.

55 Le baron habitait Lancourt depuis cinquante-trois ans. Il faisait en quelque sorte figure de « sage du village ». Mieux. Ernest de Chauda était l'« ange gardien » d'Aube-sur-Loing.

Arrivé de Suisse après la guerre, il eut, à l'époque, quelque mal à se faire accepter par les autochtones. Quatre ans d'occupation, de crissement de bottes et d'abolements allemands avaient échaudé nos bons villageois contre tout accent étranger, si léger fût-il.

60 Cependant, peu à peu, le bon Ernest sut se faire aimer. Il commença par engloutir une partie de sa fortune dans la restauration de Lancourt, malheureuse ruine qui menaçait de s'effondrer dans les flots du Loing. Puis il sua sang, eau et argent pour obtenir la réouverture de l'usine métallurgique, à vingt kilomètres de là. Il offrit ainsi aux revenants de l'enfer guerrier la sécurité de l'emploi.

65 Dès lors, il fit figure de sauveteur. On l'aima. On l'admira.

D'autant que tout, dans sa personne, intimait le respect. Habillé de manière stricte, sachant allier élégance et discrétion, grand, mince, le teint pâle, l'œil clair, il semblait s'être échappé d'une des tapisseries qui ornaient les murs de Lancourt.

70 Vieux à présent, mais nullement voûté, ridé mais beau, le cheveu blanc, la moustache alerte, c'était un châtelain. Un vrai.

Qui régnait en maître sur la région par sa générosité. Une famille était dans le besoin ? Le baron lui faisait un prêt, dont il oubliait le remboursement. Une querelle opposait deux voisins ? Tel Salomon, il rendait son jugement dans l'équité.

75 Et avec cela, pas la moindre trace de fatuité ou de snobisme. Vieux loup solitaire, il se promenait longuement sur les bords du Loing, laissant monter vers le ciel les volutes de son cigare en composant des rimes. Malgré les nombreux domestiques dévoués à son service, il aimait parfois faire ses courses lui-même. Acheter son pain, notamment, faire un brin de causette au village.

Mais ce qu'il goûtait par-dessus tout, c'était savourer son apéritif, les soirs d'été, sur la terrasse du café de l'Aube...

80 Lorsque l'envoyé dépêché par les habitants l'eut prévenu de la catastrophe, son beau visage ne montra nulle trace d'effroi ou de tourment.

« Ne vous inquiétez pas, dit-il simplement. Nous trouverons bien une solution. »

\*\*\*

Six heures sonnaient au clocher d'Aube-sur-Loing. Le baron enfila sa jaquette de lin beige et demanda à son chauffeur de le conduire au café.

85 Aude était toujours là. Pissant sous elle. Depuis une semaine. Le baron, pourtant habitué aux fragrances de son jardin d'Éden, n'en parut nullement incommodé.

« Un pastis, Jean s'il vous plaît, comme d'habitude ! »

À peine avait-il prononcé ces mots qu'Aude se déchaîna.

90 « Enculé d'étranger ! Enfoiré de mes deux ! Salaud de noble de mes couilles ! À qui t'as volé ton pognon ?... La France aux Franchouillards ! »

Le baron ne prit nul ombrage de cet accueil maussade.

« Voudriez-vous boire quelque chose, Madame ? demanda-t-il.

– Va te faire foutre !

Le baron dégusta son pastis, sourd aux insultes d'Aude qui culminèrent vers des sommets  
95 jamais atteints. Lorsque les rares consommateurs présents et le garçon voulurent intervenir, il s'y opposa.

Il demeura assis, sans se départir de son calme, plus longtemps que d'ordinaire. D'un air rêveur, il contemplait alternativement les flancs de la colline, au loin, et Aude, affaissée sur le trottoir. Lorsque la colline disparut dans les brumes du soir, et Aude dans les vapeurs d'alcool, il se  
100 leva enfin.

Avant de partir, il hésita, fit quelques pas, puis revint devant la clocharde qu'il observa encore. Longuement. Il plongea son regard bleu turquoise dans les deux fentes noires et sourit. Pour la première fois. Car jamais, jusque-là, on n'avait vu le baron sourire.

– Vieux couil...

105 Aude ne put terminer.

Le baron donna de l'argent au propriétaire du café pour que l'on servît à Aude autant de bières qu'elle le désirait. Dans une de ses canettes vides, il glissa un billet de dix francs. Puis il s'en alla vers Lancourt, à pied.

Aude contempla le billet comme si c'était la septième merveille du monde, jamais on ne lui  
110 avait fait une aumône aussi importante. Elle but les cinquante francs, chanta et ronfla alternativement toute la nuit.

Pendant le mois qui suivit, jour après jour, le baron vint s'installer au Café de l'Aube. Peu à peu, les insultes d'Aude se firent plus rares. Elle se prit, elle aussi, à observer ce noble vieillard. Tous deux instaurèrent une sorte de dialogue muet. Ils se regardaient, mus par une attraction qu'ils ne  
115 pouvaient expliquer. Aude rappelait-elle au baron un amour de jeunesse ? Tout portait à le croire... Quant à Aude, peut-être voyait-elle dans ce beau profil l'image que nul miroir ne pouvait plus lui renvoyer...

Si elle avait su vivre correctement, autrement du moins, elle aurait pu acquérir une parcelle de cette dignité dont le baron rayonnait. Un soir, on la vit pleurer après le départ du baron. Très fort. 120 Les sanglots d'Aude avaient les échos de la rage. En coulant, les larmes tracèrent des sillons blancs sur les joues crasseuses. Les Aubelointains qui traînaient encore sur la grand place en furent tout ébaubis. Elle pleurait, la vieille cloche, elle devenait humaine.

Ça changeait des injures, mais ça faisait surtout pitié.

E. T. fut progressivement apprivoisée. Se sachant protégée par le baron, elle ne bombardait plus 125 les enfants de canettes, elle n'urina plus sur le trottoir, elle n'insulta plus les passants. Un jour, elle prononça même, dans son délire éthylique, deux mots qui ressemblaient à «rentrer maison».

Puis l'été s'acheva. Le ciel devenait menaçant, un vent frais soufflait. Le baron s'avança vers Aude et lui demanda :

« Voudriez-vous dormir chez moi, ce soir ? Elle fit oui de la tête. Monta à l'arrière de la 130 limousine noire et, durant tout le trajet, regarda défilier le paysage avec de grands yeux étonnés, comme une Alice de soixante ans découvrant enfin l'autre côté du miroir magique.

On l'aida à descendre de voiture. Elle fit quelques pas dans le magnifique parc de Lancourt, titubant, non plus sous l'effet de l'alcool, mais parce qu'elle était tout simplement soûle de grand air. Les domestiques du baron, rassemblés sous le porche pour l'accueillir, furent émus de voir cette 135 vagabonde s'émerveiller des beautés de la nature.

Lorsqu'elle s'écroula sur le perron, ayant raté une marche en perdant sa chaussure, la bonne Marie, gouvernante du baron, crut voir Cendrillon en personne. Version moderne.

Car c'était bien le début d'un conte de fées. En entrant dans Lancourt, Aude allait troquer sa peau de chagrin contre un habit de princesse... Mais pour que la citrouille se transformât en 140 carrosse, il fallait d'abord passer par... la douche.

Ce fut une épreuve terrible.

Marie eut recours à l'aide de deux femmes de chambre pour parvenir à déloquer Aude. Et encore, elles n'y réussirent pas complètement.

Car Aude tint à garder son dixième maillot de corps à manches longues. Et lorsqu'on la traîna 145 vers la douche, elle poussa des cris, des hurlements qui secouèrent les murs de Lancourt. Elle devint comme folle : les yeux exorbités pas la terreur, le souffle court, elle fixait le pommeau de la douche, qui se transformait pour l'occasion en instrument de torture.

Elle pleura, sanglota, rua dans les meubles, telle une jument sauvage, brisant tout sur son passage : miroirs, vases, porcelaines d'époque...

150 Ce fut atroce.

Alerté, le baron donna des ordres pour qu'on laissât Aude tranquille. Elle se laverait lorsqu'elle y consentirait. Peu importait quand.

Ce soir-là, Aude et sa crasse se glissèrent dans les draps de satin. Pour une orgie de bière qui dura une bonne partie de la nuit. La bête n'était pas encore tout à fait apprivoisée, décidément...

155 Il fallut au baron et au personnel de Lancourt un long mois de patience. Aude resta obstinément enfermée dans sa chambre. Chaque fois qu'un domestique ou que le baron s'approchait de la porte, elle hurlait : « Je ne veux pas aller à la douche... Pas la douche ! Pas la douche ! »

160 Jusqu'à ce matin de novembre où enfin, Marie trouva devant la porte d'Aude le plateau qu'elle y avait déposé la veille, intact : les canettes de bière n'avaient pas été ouvertes. Pour la première fois.

165 D'une démarche craintive, Aude franchit le seuil de sa porte et se dirigea d'elle-même vers la salle de bains. Elle fit couler un bain dans lequel elle macéra toute la matinée. Sur une chaise, des vêtements propres avaient été préparés. Aude les enfila, s'approcha du miroir, contempla son image. À la grande surprise de Marie, qui était entrée entre-temps et la regardait d'un oeil attendri, Aude commença à se maquiller. Une touche de rouge sur les lèvres, très légère, un nuage de poudre sur les joues, un coup de brosse... et la métamorphose fut spectaculaire.

Malgré sa maigreur quasi malade, ses nombreuses rides, Aude était belle. Elle avait dans le regard une brillance, une étincelle...

170 Elle déjeuna ce jour-là en compagnie du baron. Et lorsque, au moment du café, celui-ci lui demanda : « Voudriez-vous être ma femme ? Aude dit oui.

\*\*\*

Ce fut une réception grandiose.

Tout le village et ses environs furent invités au mariage d'Aude et Ernest. Car c'est ainsi qu'on les appelait désormais.

175 Lorsque les derniers lampions de la fête furent éteints dans le parc, Aude et Ernest, enfin seuls, main dans la main, se dirigèrent vers la chambre nuptiale.

Trop émus pour prononcer un seul mot, ils s'assirent au bord du lit, immobiles dans l'obscurité, comme deux collégiens.

180 Au bout d'un long moment, Ernest embrassa tendrement Aude sur le front et se leva, dans l'intention de prendre congé. Mais Aude le rattrapa par la main. Avec un sourire quelque peu craintif, elle lui signifia qu'elle entendait jouir d'une véritable nuit de noces.

Elle alluma la petite veilleuse au chevet du lit et lentement, commença à se déshabiller.

Son séjour à Lancourt lui avait redonné des forces. Elle n'avait certes plus les rondeurs de sa jeunesse, si tant est qu'elle en ait eu un jour, cependant Ernest la trouva plus attirante que jamais.

185 Il caressa d'une main respectueuse le bras gauche de sa bien-aimée, alors que celle-ci n'avait pas encore retiré son maillot de corps à manches longues.

Lorsqu'elle le laissa tomber à terre, la main d'Ernest se tendit vers le bras droit enfin dénudé.

C'est alors qu'il vit le tatouage sur la peau. Cinq chiffres : 43 211. Au moment même où Aude lui plantait un couteau dans le cœur.

190 À Aube-sur-Loing, on ne connaît pas l'usage du verlan. Ainsi, personne n'a jamais eu l'idée d'inverser les deux syllabes du noble patronyme d'Ernest.

Chauda... Dachau<sup>1</sup>...

---

Sarah COHEN-SCALI

---

<sup>1</sup> Dachau est le premier camp de concentration mis en place par le régime nazi en 1933.



**Réponds aux questions suivantes en formulant des phrases. Pour les questions à choix multiples, coche la(les) réponse(s) correcte(s).**

**1) Le narrateur du récit est ...**

- un narrateur interne.
- un narrateur externe.

**Justifie ta réponse :** .....

**2) Précise autant que possible le cadre spatiotemporel du récit.**

.....  
.....

**3) a) Coche la bonne réponse :**

L'histoire se déroule...

- en Allemagne.
- en France.
- en Suisse.

**b) Cite les éléments du texte qui te permettent de l'affirmer avec certitude.**

.....  
.....  
.....

**4) Aube-sur-Loing est-elle habituée à la criminalité ? Justifie ta réponse en recopiant une phrase du texte.**

.....  
.....  
.....

**5) D'après le narrateur, comment Aude aurait-elle choisi de s'installer à Aube-sur-Loing ?**

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

**6) Pourquoi Aude se met-elle à pleurer après avoir rencontré le baron ?**

.....  
.....  
.....

7) *Aude allait troquer sa peau de chagrin contre un habit de princesse (lignes 138-139). Coche la proposition qui explique le sens de cette phrase.*

- Elle devient heureuse : elle quitte sa tristesse pour la joie.
- Elle change de vêtements : elle passe de l'habit de SDF à celui de princesse.
- Elle change de statut : elle passe de la vie de clocharde à la vie bourgeoise.

8) **Explique la raison pour laquelle Aude refuse d'enlever son dixième maillot de corps à manches longues.**

.....

.....

.....

.....

9) **Pourquoi Aude ne veut-elle pas prendre une douche ?**

- Elle a vécu une expérience traumatisante en rapport avec une douche.
- Elle a peur de l'eau.
- Elle préfère prendre un bain.

**À RETENIR****1. Le vocabulaire du récit**

- Un **récit** est ..... **réelle ou inventée** racontée par écrit ou oralement. La nouvelle n'est pas un extrait, c'est un récit complet mais court.
- Le **cadre spatiotemporel** d'un récit est .....
- Dans un **récit factuel** sont **impliquées des personnes**, c'est-à-dire des êtres réels. Dans le **récit de fiction**, on trouve des **personnages**, c'est-à-dire des êtres imaginaires. Le **personnage principal** (ou héros) est le personnage dont le lecteur va suivre les aventures.
- L'auteur d'un texte est une « vraie » **personne** qui vit ou a vécu et **qui a écrit le texte**.
- Le **narrateur** est le **personnage qui raconte l'histoire** à l'intérieur du texte. Lorsque le **narrateur est un personnage de l'histoire**, on l'appelle ..... ; **s'il n'est pas un personnage de l'histoire**, on l'appelle .....

**2. Comment répondre à un questionnaire de lecture ?**

- Certaines questions demandent de **simplement citer une** (ou plusieurs) **information(s)**, ce sont des **questions** .....
- Parfois, répondre à une question **demande « plus »** que citer des informations du texte. On parle dans ce cas de **questions** ..... Il faut alors développer ou justifier sa réponse.
- D'autres questions, **appelées questions** ....., te demandent de donner ton avis et de le justifier à l'aide d'idées personnelles et/ou d'éléments du texte.
- Le principe général pour développer une réponse est de **se mettre à la place du correcteur et de se demander : si je n'avais pas lu le récit, comprendrais-je l'histoire à l'aide de ma seule réponse ?** Si oui, la réponse est normalement suffisante. Si non, il vaut mieux y apporter d'autres explications.
- **Il faut toujours veiller à apporter les éléments imposés par la question** : certaines questions exigent un extrait du texte, d'autres des idées personnelles uniquement ; une consigne peut demander de souligner, une autre d'entourer, etc.
- Sauf si une consigne précise le contraire, **une réponse est toujours formulée sous la forme d'une phrase grammaticalement correctement**, c'est-à-dire qu'elle **doit contenir** (au moins) un ..... Elle doit être rédigée à l'aide du **registre de langue courant**.
- De plus, une réponse doit avoir du sens, être compréhensible sans lire la question. Commencer une réponse par un mot-lien (*que, parce que, car, pour, pour que...*) est donc une erreur.

**2) Lis le texte qui suit. Ensuite, réponds au questionnaire en respectant les consignes données.**

---

## Mauvais plan

---

J'en ai assez de leurs regards. Marre de leur pitié. C'est pire que la douleur. Plus agaçant que les brûlures, les picotements sur les paupières, les narines. Bons sang, ce que ça m'démange ! Et ils m'ont attaché, les salauds...

5 Ça y est. Ça recommence. J'ai les joues en feu. Y a quelque chose qui coule dans mon nez... Sur ma bouche. Et ça me gratte encore plus. Merde. Qu'est-ce qu'ils m'ont fait ?

J'peux plus bouger les lèvres. Du plomb. J'suis muet, ma parole.

10 Cinq fois qu'elle vient me tamponner le visage avec sa foutue gaze. Pour rien. Ça soulage pas. Remarque, elle est jolie. La regarder, ça fait tout de même du bien. Mais qu'est-ce qu'elle cocotte ! Avec quoi elle a pu s'asperger ? Elle a dû s'gourrer de bouteille. Elle a confondu la vinaigrette avec le déodo... Tiens, à défaut de lèvres, j'ai encore un pif ?

15 Les cliquetis métalliques, les froissements de papiers, la pression des liquides dans les seringues... Même le goutte-à-goutte dans cette putain de perfusion, je l'entends ! Ça résonne ! Ça me vrille les tempes ! Merde, c'est pas soutenable.

Par pas ! Par pas, bon Dieu !... Elle s'est tirée, la garce. Elle m'a laissé en tête à tête avec le plafond. Je hais ce plafond. Je hais sa blancheur. On dirait un écran de cinéma. Un putain d'écran où défilent des images que j'veux pas voir. Arrêtez le film ! Merde arrêtez ! J'vous en supplie !

20 Ça fait si longtemps. Au moins six ou sept ans maintenant... C'était au début... Au début, tiens... j'suis pas amnésique alors ? Hourra ! J'peux pas bouger un doigt de pied, mais ma mémoire est intacte...

C'est le remords ? Je connaissais pas le remords, avant. Parait qu'au moment de mourir, on voit défiler toute sa vie. Faux. Moi, c'est la femme de la villa que j'ai revue.

25 Son visage a surgi, juste après... J'avais le nez contre l'arbre, ça a claqué dans ma tête. L'écho du choc. Le même que celui des coups que je lui avais envoyés ce jour-là. « Arrête, mais arrête bon Dieu ! Elle a dit la vérité sur la planque ! j'ai le fric ! On peut s'tirer ! Arrête ! »... Il avait beau hurler, s'égosiller, Claude, je continuais à cogner. Il a fallu qu'il m'arrache à elle.

30 Sur l'herbe humide, affalé dans mon propre sang, c'est son visage que j'ai revu.  
Défiguré par les plaies.

Pourtant, je l'avais complètement oubliée, celle-là. Y en a eu d'autres depuis. J'ai  
jamais eu le moindre regret. Pourquoi maintenant ? Pourquoi, immobilisé sur ce putain de  
lit d'hôpital, sous ce putain de plafond, elle vient me torturer ? Peut-être parce qu'elle et  
35 moi, on a le même visage maintenant. Défiguré...

Elle est morte le soir même de l'agression : Claude l'avait lu dans un journal. Ni chaud  
ni froid, qu'ça m'avait fait à l'époque...

Merde ! Ma boucle d'oreille ! Mon fétiche ! Me dits pas qu'elle est restée dans l'herbe,  
là-bas ? Depuis que j'ai perdu la première, poisse me poursuit. Si l'autre a disparu, ça  
40 voudra dire que j'vais claquer ici, à l'hosto... Où elle est ? Bordel, où elle est, cette boucle  
d'oreille de malheur ? Faut que j'le sache, maintenant...

Y a sûrement une sonnette quelque part, près du lit. Impossible de remuer. J'suis taillé  
dans un bloc de béton... Redresser la nuque au moins. Pour plus voir ce foutu plafond.  
J'arrive pas, merde, j'suis coincé ! Et la gratte qui reprend. C'est plus des démangeaisons,  
45 c'est des déchirures. Ça brûle ! Putain, j'ai mal.

Crier ! Appeler au secours !

Combien de temps ils vont me laisser souffrir ces salauds ? Qui c'est qu'a gueulé  
comme ça ? Dites pas qu'c'est moi ! Ça ressemblait à un beuglement. Ça semblait venir  
directo de l'abattoir... Non, c'est pas moi, ça doit être l'autre, la femme de la villa. Elle me  
50 nargue encore du haut de son plafond...

Ah ! Enfin ! V'là Miss Vinaigrette. Plus une autre. Une vieille rombière à lunettes que j'ai  
jamais vue.

Elles me préparent une piqûre. De la morphine ? Un somnifère ?... J'veux pas dormir !  
Si je m'endors, elle va me faire cauchemarder. Le liquide court dans mes veines. Putain,  
55 c'est froid. V'là que le plafond danse. Ça tourne. J'ai le vertige. J'ai envie de vomir.

\*\*\*

Vinaigrette, plus une pointe de fruits de la passion. On n'a pas idée de s'asperger  
avec un truc pareil. Ça m'donne envie d'éternuer... N'empêche, c'est bon d'ouvrir les  
yeux sur un parfum de femme. Sur un sourire. Qu'est-ce qu'elle s'active ! Elle est de plus  
en plus jolie. Mais l'autre là, la femme de la villa vient encore rôder... Faut que je  
60 m'reddresse. Merde, un coup de poignard dans le thorax.

Miss Vinaigrette met un doigt sur ses lèvres. « Du calme ! Il est encore bien trop tôt pour vous agiter. Vous avez dormi pendant... (Elle regarde sa montre) deux semaines. Vous êtes hors de danger maintenant. »

65 Cette fois elle a dû saisir la panique dans mon regard : elle rougit comme une pivoine, baisse les yeux. Y a quelqu'un d'autre qui cause dans la chambre. J'arrive à tourner légèrement la tête : trois blouses blanches entourent mon lit. Des toubibs. Je déteste les toubibs. C'est l'angoisse. Totale.

« Tout va bien monsieur Roupert. »

Mauvais début. Il a le sourire type du mec habitué à annoncer des catastrophes.

70 « Vous avez été victime d'un très grave accident de moto. On peut dire que vous êtes un miraculé. Vous vous réveillé aujourd'hui d'un coma profond, sans aucune séquelle importante. Votre électrocardiogramme est normal, les examens sont bons. »

J'essaie de réagir. D'un geste de la main, il me fait signe de ne pas bouger.

75 « Les douleurs que vous ressentez sont dues aux hématomes. Vous êtes couvert d'ecchymoses. Regardez vous-mêmes ! Allez-y, si vous relevez doucement, vous n'aurez pas mal. »

Il glisse sa main sous mon dos, m'aide à me redresser la nuque. Cric !crac ! j'ai les os qui pètent ou quoi ? j'peux enfin voir mon corps : j'ai les deux jambes dans le plâtre, les bras et le buste entièrement bandés. Une vraie momie. Les doigts et mes orteils sont noirs.

80 « Vous avez les jambes cassées, autrement dit de la pacotille. Votre peau va passer par toutes les teintes de l'arc-en-ciel, puis elle retrouvera, dans quelques mois, sa couleur normale ».

85 Il a rien dans les yeux ce mec. Rien sous son masque de toubib. La cinquantaine passée, le regard bleu, froid, les lèvres fines et serrées, y a pas un muscle qui bouge sur sa tronche. Tenue stérile, bleue : j'suis en « Soins intensifs » Merde.

Deux jeunes l'accompagnent. Un vague duvet au menton : des étudiants sans doute. Ils peuvent pas me fixer plus de quelques secondes.

Mauvais plan.

90 « Au niveau moteur et cérébral, vous êtes indemne. Mais... c'est votre visage qui a souffert. Le choc a soufflé le pare-brise de la moto, vous avez été projeté contre un arbre, et des éclats de verre se sont enfoncés dans votre peau. »

La pause ? J'en ai besoin, je sens que j'vais chialer. Merde, ça brûle les larmes !

« Rassurez-vous ! Vous êtes à la clinique Sainte-Marie la clinique du docteur Maupin, l'un des chirurgiens esthétiques les plus réputés. Vous avez peut-être entendu parler de  
95 lui ? »

Pourquoi j'aurais entendu causer d'ce gusse ?... Je suis un braqueur, un tueur à gages. Les gens de mon espèce ont pas l'habitude d'aller s'faire, lifter, ou d's'offrir des nibars en silicone. Qui c'est qui m'a fait hospitaliser ici ? Myriam ? Avec l'argent du dernier contrat ? Le masque en tenue stérile fait quelques pas autour du lit, prend appui sur les  
100 barreaux. Genre j'suis décontract'. Tu parles, il ressemble à un bloc de tôle compressée. Il m'a pas encore tout dit. Allez ! Vas-y ! Au point où j'en suis ! Accouche bon Dieu !

« Le choc a été si violent que votre casque a enfoncé la trachée et touché les cordes vocales. C'est pourquoi vous ne pouvez pas parler. »

Mes yeux vont sortir de leurs orbites. Qu'on en finisse bon sang ! qu'il me lâche tout  
105 d'une traite !

« Vous allez subir une opération. Demain. Une opération délicate, je ne vous le cache pas. Mais je vous le répète, vous êtes entre de bonnes mains. Le docteur Maupin vous rendra un visage humain. Puis vous serez transféré dans un autre hôpital, où vous subirez une seconde intervention, sur les cordes vocales. »

110 Il pose sa main sur mon bras, ou plutôt sur le bandage qui l'enveloppe. Une simple pression puis :

« Allez ! Courage ! »

Il s'est barré sur cette parole. L'espèce de grognement qui sort de mon gosier arrête Miss Vinaigrette sur le seuil. Elle comprend mon appel et revient.

115 « Vous voulez que je reste un moment avec vous ?... Pour dire "oui", clignez une fois des paupières, pour dire "non" clignez deux fois.

Un clignement.

Elle s'assoit près du lit, saisit doucement le bout de mes doigts. Elle est chaude, sa main.

120 « Vous verrez, le docteur Maupin est un homme formidable. Il passera sûrement ce soir, pour discuter avec v... enfin je veux dire, pour prendre le contact. Cela fait deux jours qu'il travaille sur vos photos. Votre femme lui en a apporté. Il les étudie, il s'en imprègne : c'est ainsi qu'il procède toujours. Je suis sûre qu'il arrivera à vous rendre votre visage. »

Je serre ses doigts, de toute la force qu'il m'est possible. Résultat : je les effleure à  
125 peine, j'm'en rends bien compte.

« Vous voulez autre chose ? »

Un clignement.

« Au sujet de votre femme ? »

Deux clignements.

130 « Au sujet de l'opération ? »

Deux clignements.

« Au sujet de l'accident ? »

Un clignement.

Elle est gênée. Elle se tait un instant, s'éclaircit la voix reprend :

135 « Vous voulez savoir comment est votre visage en ce moment, c'est ça ? »

Un clignement.

« Je vous assure, il faut me croire ? Les pansements vous donnent l'air d'une momie, c'est tout ce que je peux vous dire. »

Te fous pas de moi, poupée. Je lâche un autre rôle, plus fort que les autres.

140 « J'étais dans le service lorsque vous êtes arrivé, mais ce n'est pas moi qui vous ai donné les premiers soins. Je n'ai vu votre visage qu'une fois bandé. »

J'essaie encore de remuer, de lutter contre cette putain de paralysie. J'en chie, mais j'arrive à lever un bras, à redresser le pouce et l'index à les rapprocher l'un de l'autre.

« Vous voudriez écrire, c'est ça ? »

145 Un clignement.

« D'accord, on va essayer. »

Elle s'en va, revient avec une feuille de papier et un crayon. Elle glisse le crayon entre mes doigts, soutient ma main et m'aide à tracer les lettres.

150 « B O U ... » Encore un rôle, ou un beuglement, comme on voudra. J'peux pas écrire non plus. Elle paraît gênée de pas me comprendre, d'être si longue à la détente. Elle réfléchit, fait la moue. Sa petite bouche dessine un cœur. Elle fixe les trois lettres sur le papier, les répète machinalement. Allez cocotte, fais travailler tes méninges. Tant pis si la douleur me fait claquer sur place, je soulève une nouvelle fois le bras. Un poids d'une tonne L'articulation de mon épaule se déchire. Je tends mes doigts vers son visage... Elle  
155 s'approche timidement : j'arrive à frôler son oreille.

« Vous m'avez touché l'oreille... Vous voulez savoir si vos oreilles sont intactes, c'est ça ? »

Deux clignements. NON ! NON ! C'EST PAS ÇA ! Je sue comme une bête sous le pansement, et ça brûle de plus belle.

160 Elle met la main à l'oreille, caresse machinalement la petite perle qui pend à son lobe.



« Boucle d'oreille ? »

Un clignement.

Elle réfléchit. Arrête de cogiter, ma poule, j'en peux plus, moi.

165 « Attendez ! Je crois comprendre... C'est moi qui ai rassemblé vos affaires lorsqu'on vous a déshabillé. Vous portiez une boucle d'oreille... »

Un clignement.

« Un petit anneau d'argent auquel est accroché un triangle d'or, c'est ça ? »

Un clignement.

J'vais encore chialer. Ils m'ont transformé en gonzesse, ces cons... Je la fixe. Continue !

170 « Pourquoi tenez-vous tant à cette boucle d'oreille ?... C'est un porte-bonheur ? »

Un clignement.

« Vous vouliez la porter pendant l'opération ? »

Un clignement. Continue ! Continue !

« C'est impossible. On ne peut garder aucun bijou pendant une opération. »

175 Quoi ? Si j'étais pas attaché, j't'en collerais une, poufiasse !

« Mais je vous promets de demander au docteur Maupin la permission de la poser quelque part, à proximité de la table d'opération. Ça ira ? »

Un clignement. Un long clignement. Ouais, ça ira, ma belle. Sympa...

180 J'peux plus rouvrir les yeux. Ils sont comme collés. Je suis soulagé, mais qu'est-ce que j'tiens. J'suis naze. J'ai envie de pioncer.

\*\*\*

Au-dessus de moi, une lampe. Braquée. Comme pour un interrogatoire. Les infirmières vont et viennent. Où elle est, Miss Vinaigrette ?... Et mon fétiche ? Elle me l'avait pourtant promis. Vacherie !

185 J'ai peur. Je crève de trouille. Moi, le voyou. Moi, le tueur à gages, immobilisé sur une table d'opération, j'ai la tremblote.

Les silhouettes blanches s'activent, me lancent des paroles d'encouragement de temps en temps. « Tout va bien. » Mon cul, ouais ! La pétoche grandit.

L'anesthésiste prend ma tension, prépare l'injection. Je veux pas m'endormir sans avoir vu mon fétiche. Où elle est, Miss Vinaigrette ?... Pourquoi elle a pas tenu parole ?

190 « Ça va ? »

Un visage inconnu au-dessus de moi.

Deux clignements. Non. Ça va pas. Pas du tout.

C'est lui. Le toubib. Le grand manitou.

195 Il défait lentement mes pansements. Je vois le tissu tomber par bribes. Y a des taches rouges dessus.

« Ce n'est plus douloureux, n'est-ce pas ?... Bien. »

Il m'observe avec attention, sourit. Un vrai sourire. Pas la grimace des autres pantins. Il a un regard franc, direct. Mon souffle s'apaise peu à peu. J'arrive presque à respirer.

200 « Nous réussissons, ne vous inquiétez pas. Je ne dis pas que vous pourrez concourir comme mannequin, vous garderez quelques cicatrices. Notamment là... Et là... »

Il indique du doigt mon front et mon menton.

« Mais ces cicatrices seront minimes. Je pense même que vous aurez un nez plus fin qu'à l'origine. Ça ira ? »

205 Qu'est-ce qu'il me chante là ? Mon tarin, j'en ai rien à battre. C'que j'veux pas, c'est clamser. L'anesthésiste attend son signal pour, m'endormir. Il est là, seringue en main, pointée comme un canon de 38.

« Ne vous inquiétez pas. C'est vous qui me direz quand nous pourrons y aller. »

Jamais j'ai fixé un homme comme ça. Jusqu'à voir à l'intérieur de lui. Jamais j'ai supplié personne comme maintenant.

210 J'veux pas mourir. La femme de la villa, elle est revenue. Elle tourne autour de la lampe. Elle me menace...

Le toubib sourit encore. Il est complètement nature, ce mec. C'en est surprenant. Il fouille rapidement dans la poche de sa blouse.

« Adèle m'a mis au courant. Regardez ! Est-ce que vous êtes rassuré avec ça ? »

215 Ma boucle d'oreille. Je me retourne vers l'anesthésiste.

Un clignement.

« À tout à l'heure », souffle le toubib.

C'est ça. À plus !

\*\*\*

220 J'veux plus voir Myriam. J'veux plus voir personne. J'ai dit au personnel de pas la laisser entrer. Elle l'a mal pris, il paraît. Tu m'étonnes. Je l'ai entendue brailler à l'autre bout du couloir. Elle a pas marché dans le combine des explications... Qu'elle aille au diable !

J'en rajouterai si j'disais que j'suis en pleine forme. Mais ça va rudement mieux. Et puis surtout, j'suis pas mort. J'peux même bouger les bras. Y a que le plâtre qui m'empêche de marcher.

225 Bizarre, depuis qu'il m'a charcuté, Maupin, j'me sens différent. Je sais pas au juste ce qu'il a fait, le grand manitou. A croire qu'il a trifouillé dans mon cerveau en me rafistolant

la trombine. Qu'il a changé mon caractère. Le passé, j'veux plus y penser. Je veux plus refaire ce que j'ai fait avant. Un peu comme si j'avais payé une dette. Ouais, c'est ça, j'ai payé pour toutes les saloperies. S'ils m'entendaient, les autres. Le « loup sanguinaire » transformé en agneau... Remarque, pour le moment, ils peuvent pas m'entendre. Vu que j'suis toujours muet. Motus, bouche cousue. Y a rien qui sort de mon gosier. Ce qui me fout les jetons, c'est le temps qui passe. Si la police me retrouvait ici... Des fois, j'espère que Maupin m'a fait une nouvelle gueule.

Nouvelle gueule, nouveau départ dans la vie.

Je m'emmerde un peu, remarquez. Cogiter, ça a jamais été mon truc. Alors je caresse souvent ma boucle d'oreille. Je fais tourner le p'tit triangle d'or autour de l'anneau d'argent tout la sainte journée. Cette fois, il me quitte plus, mon fétiche. Un nouveau départ...

Miss Vinaigrette est de plus en plus jolie. Elle schlingue un peu moins. Elle a compris que son parfum, j'y étais allergique. Un matin, j'ai tellement éternué que mon pansement a failli sauter... On cause bien tous les deux. Avant, j'ai jamais pu tchatcher avec une nana.

Je lui réponds en écrivant sur un papier. Elle se marre tout ce qu'elle peut, à cause des fautes d'orthographe. Paraît qu'y en a bézef. Tu m'étonne j'ai pas été à l'école moi.

Onze heures. Elle devrait plus tarder. Je reconnais son pas léger derrière la porte, sa façon de frapper avant d'entrer en passant son joli minois par l'entrebâillement. On dirait une petite souris.

« C'est le grand jour ! Qu'elle m'annonce d'entrée de jeu. On va retirer vos pansements. »

J'ai un coup au cœur. Déjà ?... Merde. Déjà ! Je triture l'anneau de ma boucle d'oreille. J'suis pas prêt moi. Pas encore.

Elle me tend la feuille de papier et le stylo.

« S'est vou qu'aller me dépiauté la tronche ? »

- Non, c'est le docteur lui-même qui le fait. Et il exige que personne ne soit présent dans la chambre. Il aime découvrir son œuvre seul.

- Ci mon nouvau louk vous plest, on ira sans jeté un après ?

- Vous êtes tous les mêmes, les hommes ! »

Elle éclate de rire. Puis elle se casse. V'là Maupin.

260 Il tire une chaise, s'assoit près du lit. Il m'observe un instant, s'arrête sur ma boucle d'oreille. À son tour, il fait danser le p'tit triangle d'or pendant quelques secondes. Histoire de me rendre un peu moins nerveux, sûrement.

« Allez, on y va ! »

265 Il retire très rapidement le pansement, d'un seul mouvement. J'ai le palpitant qui s'affole. Il me regarde. L'œil professionnel : j'peux rien en déduire pour l'instant. Ses yeux se posent sur mon front, mon nez, mon menton, remontent sur ma joue droite, passent à la gauche, s'arrêtent... C'est un peu long son cirque tout de même. J'peux presque voir les bons de mon cœur sous mon pyjum... Il prend un peu de recul. Il a l'air satisfait. Je souffle.

270 Merde. Qu'est-ce qui se passe ? C'là qu'il se met à trembler. Trembler des lèvres. On dirait qu'il va chialer. Non pourtant, il chiale pas. Au contraire, il sourit. Mais j'ai jamais vu ça. Un sourire si large qu'on dirait une plaie qui fend son visage.

Il me tend un miroir. Je le prends. J'attends avant de zyeuter. Je souffle un bon coup. Et puis je regarde.

J'peux pas crier. J'peux pas hurler. Mais y a un truc qui monte en moi, qui va jusqu'à mes lèvres et qui peut pas sortir. Ça m'déchire la poitrine, ça m'tord les boyaux.

275 Dites-moi que ce monstre-là, dans la glace... Ce truc complètement difforme, cette face d'éléphant qu'a plus d'yeux, qu'a plus d'bouche. Dites, c'est pas moi, hein ? C'est une farce ?

280 Je me tourne vers Maupin. Il s'marre. Il s'marre si fort que j'en ai mal à la tête. Il tient quelque chose à la main. Qu'est-ce que c'est que ce truc qu'il agite sous mon nez ? Je chiale tellement que je vois que dalle. Attends, attends, je renifle... Y a un anneau d'argent, un petit triangle d'or.

« J'ai cette boucle d'oreille depuis sept ans. Je l'avais trouvée près du cadavre de ma femme, dans ma villa. Vous avez la paire, maintenant. »

Sarah COHEN-SCALI

---

Réponds aux questions suivantes en formulant des phrases. Pour les questions à choix multiples, coche la(les) réponse(s) correcte(s).

1) a) Le narrateur du récit est ...

- un narrateur interne.
- un narrateur externe.

Justifie ta réponse : .....

2) Précise autant que possible le cadre spatiotemporel du récit.

.....

3) Quel(s) mot(s) le narrateur utilise-t-il pour désigner :

- a) sa gorge ? .....
- b) son nez ? .....
- c) son visage ? .....
- d) son cœur ? .....

4) De quoi le narrateur se souvient-il quand il se retrouve seul dans sa chambre ?

.....  
.....  
.....

5) Qui est la personne que le narrateur appelle « la femme de la villa » ?

.....  
.....

6) a) Quelle décision, quelle résolution le narrateur prend-il après son opération ?

.....  
.....

b) Que commence-t-il par faire pour respecter cette résolution ?

.....

**7) Où le personnage principal a-t-il perdu sa première boucle d'oreille ?**

.....  
.....

**8) Explique précisément la raison pour laquelle le Docteur Maupin sourit de façon démesurée en découvrant le nouveau visage du personnage principal.**

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

**9) Cette nouvelle t'a-t-elle plu ? justifie ta réponse par des arguments pertinents.**

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

## II. FANTASTIQUE, SCIENCE-FICTION ET MERVEILLEUX

1) Avant tout, complète le tableau suivant avec les éléments qui te permettent de faire la différence entre ces genres de récit.

Fantastique	Merveilleux	Science-fiction

2) Regarde attentivement l'épisode de la série *Les Simpson* intitulé *Horror Show XII*. Ensuite, réponds aux questions.

### Première partie : *Homer le Maudit*

a) D'après toi, à quel genre de récit cette histoire appartient-elle ?

- C'est un récit fantastique.
  C'est un récit merveilleux.
  C'est un récit de science-fiction.

b) Explique pourquoi tu as classé cette histoire dans ce genre de récit.

.....

.....

.....

### Deuxième partie : *Le robot tueur*

a) D'après toi, à quel genre de récit cette histoire appartient-elle ?

- C'est un récit fantastique.
  C'est un récit merveilleux.
  C'est un récit de science-fiction.

b) Explique pourquoi tu as classé cette histoire dans ce genre de récit.

.....

.....

.....

### Troisième partie : *Les petits sorcières*

a) D'après toi, à quel genre de récit cette histoire appartient-elle ?

- C'est un récit fantastique.
  C'est un récit merveilleux.
  C'est un récit de science-fiction.

b) Explique pourquoi tu as classé cette histoire dans ce genre de récit.

.....

.....

.....

- 3) Lis à présent le texte informatif qui suit et surlignes-y les informations qui te permettront de distinguer les différents genres de récits.

---

## **Distinction merveilleux, fantastique et science-fiction**

### **Une approche comparative**

- 5 Prenons comme point de départ de la comparaison le récit réaliste. Le propre de cette sorte de fiction, c'est qu'elle permet au lecteur de se croire dans son monde à lui. Pas nécessairement le monde étroit dont il a l'expérience personnelle, pas nécessairement le monde des lieux qu'il fréquente et des gens qu'il côtoie, mais un monde qu'il identifie à la réalité, sachant que celle d'autrefois diffère de celle d'aujourd'hui et que les gens ne vivent pas ailleurs exactement comme ils vivent ici. Dans le récit réaliste comme dans la réalité, il est impossible que se produisent certains événements non conformes aux lois de la nature, et tous les événements qui ont lieu peuvent s'expliquer par ces lois.
- 10 Le récit merveilleux est certainement celui qui diffère le plus du récit réaliste. Dans ce cas, en effet, le lecteur est confronté à un monde où surviennent des phénomènes que l'on ne rencontre pas dans la réalité, et qui demeurent sans explication : certains personnages ont des pouvoirs et certaines choses des propriétés littéralement extraordinaires, impossibles à comprendre selon les lois de la nature. Certes, il arrive que les héros des récits merveilleux se conduisent comme vous et moi, manipulent des objets familiers ou se déplacent dans des endroits communs, mais les faits qui se produisent et que nous jugeons invraisemblables sont si nombreux et si différents de ceux que nous pouvons observer autour de nous que nous ne doutons pas un instant d'être dans un univers radicalement autre, un univers où tout peut arriver. Et puisque nous nous attendons à tout, nous n'avons pour ainsi dire peur de rien.
- 15
- 20 La peur, voilà sans doute un des principaux effets, bien réels, que produisent sur les lecteurs les récits fantastiques. Ce qui les caractérise, c'est l'irruption, dans un univers qui ressemble à la réalité, d'un phénomène incompatible avec les lois de cet univers. Un phénomène inexplicable, effrayant, d'autant plus effrayant qu'il se révèle dangereux. Il s'agit en général d'un phénomène unique, mais susceptible de se produire plusieurs fois et de faire de plus en plus de mal. Au contraire de ce qui se passe dans les récits merveilleux, les lois de la nature ne sont pas continuellement bouleversées dans les récits fantastiques ; une seule sorte d'infraction a lieu, de sorte que le lecteur n'a pas cette impression, somme toute rassurante, d'avoir émigré dans un monde où règne la fantaisie. Il vit (en imagination) dans le monde réel, dans son monde familier, et voici que s'y produit un événement qui en fait un monde de cauchemar.
- 25
- 30 Restent les récits de science-fiction. Ils donnent à connaître des événements qui se déroulent dans un univers assez différent (et parfois très différent) de celui dont le lecteur a l'expérience directe, ou qu'il sait être la réalité d'autres hommes, en d'autres lieux. L'essentielle différence de cet univers-là, c'est qu'il est à venir, c'est qu'il est pour demain ou pour après-demain. Mais ce qui s'y passe est



35 soumis aux lois scientifiques, s'explique par des innovations techniques, quand ce n'est pas par des évolutions dont on peut, aujourd'hui même, constater les débuts. Au contraire des récits merveilleux et des récits fantastiques, les récits de science-fiction invitent le lecteur à comprendre, lui donnent les moyens de comprendre les phénomènes étonnants auxquels il assiste. Par cette possibilité de compréhension fondée sur la science, les récits de science-fiction s'apparentent aux récits réalistes, qui, eux, peuvent tabler davantage sur ce que le lecteur connaît a priori, puisqu'ils 40 situent généralement l'action à une époque contemporaine ou proche de celle du lecteur.

Comme la plupart des étiquettes utilisées en littérature, celle de science-fiction recouvre des produits très différents les uns des autres. Sans entrer dans le détail de ces différences, attirons l'attention sur le genre ordinairement désigné, à l'anglaise, comme « heroic fantasy ». Ce qui le singularise, c'est ... l'absence de toute explication scientifique pour des phénomènes, des 45 événements survenant dans un univers qui nous fait plus penser, par bien des traits, aux temps révolus qu'aux temps à venir. Les œuvres qui relèvent de l'« heroic fantasy » sont des récits d'aventures, souvent situés dans un cadre spatio-temporel vague, vaguement médiéval, où des héros extraordinaires affrontent des magiciens pour libérer des royaumes et délivrer des princesses. Sans nul doute, cette sorte de texte est beaucoup plus proche du récit merveilleux que 50 du récit de science-fiction, même si, dans les librairies et les bibliothèques, on les trouve sous la rubrique « Science-fiction ».

J.-L. Dumortier, *Le récit de science-fiction*

### RETOUR SUR L'EXERCICE

1) Quelles sont les caractéristiques du récit merveilleux ?

.....  
 .....  
 .....

2) Quelles sont les caractéristiques du récit fantastique ?

.....  
 .....  
 .....

3) Quelles sont les caractéristiques du récit de science-fiction ?

.....  
 .....  
 .....

4) Quel est le point commun entre ces trois genres de récit ?

.....  
 .....

**4) Au départ des conclusions que nous venons de formuler, réponds à nouveau aux questions sur l'épisode des Simpson que nous avons regardé.**

**Première partie : *Homer le Maudit***

**a) D'après toi, à quel genre de récit cette histoire appartient-elle ?**

- C'est un récit fantastique.       C'est un récit merveilleux.       C'est un récit de science-fiction.

**b) Explique pourquoi tu as classé cette histoire dans ce genre de récit.**

.....  
.....  
.....

**Deuxième partie : *Le robot tueur***

**a) D'après toi, à quel genre de récit cette histoire appartient-elle ?**

- C'est un récit fantastique.       C'est un récit merveilleux.       C'est un récit de science-fiction.

**b) Explique pourquoi tu as classé cette histoire dans ce genre de récit.**

.....  
.....  
.....

**Troisième partie : *Les petits sorcières***

**a) D'après toi, à quel genre de récit cette histoire appartient-elle ?**

- C'est un récit fantastique.       C'est un récit merveilleux.       C'est un récit de science-fiction.

**b) Explique pourquoi tu as classé cette histoire dans ce genre de récit.**

.....  
.....  
.....

**À RETENIR**

- **Fantastique, science-fiction et merveilleux sont des genres littéraires** .....  
..... : le lecteur sait que l'auteur n'y racontera pas des événements réels.

- **Dans le récit fantastique :**

- le cadre de départ est ..... jusqu'à ce que des **événements** .....,  
**inexplicables surviennent ;**
- les différences entre le récit et le monde réel .....
- **les personnages** ..... **par les**  
**événements imaginaires, car** .....

→ Les Simpson se promènent dans un quartier ordinaire. Marge consulte une voyante. Lorsqu'Homer se moque d'elle, la bohémienne lui jette un sort : il portera malheur à ceux qu'il aime.

- **Dans le récit de science-fiction :**

- le cadre de départ est souvent ....., **mais ce n'est pas toujours le cas !**
- les différences entre le récit et le monde réel .....  
(par la science, par des progrès technologiques, etc.)
- **les personnages** ..... **par les**  
**événements imaginaires, car** .....

→ Des robots vivants installent chez les Simpson un *UltraHouse 3000*, un ordinateur intelligent qui gère à lui seul la maison. Ce dernier tombe amoureux de Marge et décide de tuer Homer...

- **Dans le récit merveilleux :**

- le cadre de départ est ..... (ou le récit bascule rapidement du monde réel vers un monde imaginaire) ;
- les différences entre le récit et le monde réel .....
- **les personnages** ..... **par les**  
**événements imaginaires, car** .....

→ Bart et Lisa sont à l'école des Sorciers. Lisa, qui maîtrise très bien la magie, suscite la fierté de Marge. Ses pouvoirs intéressent fortement le seigneur Montymort qui décide de la capturer pour les lui voler.

- Pour distinguer ces trois genres littéraires, il est indispensable de maîtriser le vocabulaire suivant.

**Réaliste :** .....

**Imaginaire :** .....

**Surnaturel :** .....

**5) Lis les récits suivants et réponds aux questions posées aux pages 34 et 35.****Récit A**

## Le navigateur

**Contexte du récit :** un pilote de vaisseau spatial est envoyé en mission par ses supérieurs ; pendant le trajet, il se souvient des multiples rencontres avec les Autres, lors de ses expéditions précédentes.

[...]

Et que dire des spectacles que j'avais vus ? De toutes les créatures qui s'accrochaient à ces mondes ? Ceux que j'avais vus de près ou ceux avec lesquels j'étais entrés en contact ou encore les innombrables choses, bien souvent incompréhensibles, que j'avais considérées comme la faune d'un gigantesque parc zoologique que j'arpentais par profession, exactement comme si j'avais été le gardien de quelque serre géante.

Là encore j'aurais pu m'étonner de ne pas avoir ressenti plus d'étonnement.

Les Gorgucées aux formes épineuses tellement complexes qu'il était difficile de savoir s'ils étaient des plantes ou êtres de chair, énormes choses qui grandissaient de plusieurs centimètres par heure pour éclater soudain en plein ciel et inonder leur monde d'une sève qui avait résisté à toutes nos analyses. Les Trobèles qui collaient littéralement à la vie, vivant comme des limaces le long de leurs cloisons, tissant avec une patience infinie un seul immense travail de tapisserie qui devait représenter pour eux une forme évoluée de civilisation. Les Turèges incapables de création, uniquement dévorateurs et parasites, énormes mandibules d'acier qui dévoraient peu à peu leur planète sans aucun espoir de pouvoir reconstituer ce qu'ils avalaient. Les Altostriges qui ne vivaient qu'un seul jour dans l'éclatement d'un singulier génie puis ne pouvaient rien produire parce qu'il était individuel et plus éphémère que le passage d'un météore. Les Guniphoges, aveugles, culs-de-jatte, sourds et muets, mais doués d'énormes mains capables de remplacer tous les sens perdu. Les Karropériens dont l'intelligence percutante avait conçu une civilisation qui aurait sans doute été la plus avancée de l'univers si toutefois ils avaient pensé au cercle, qu'ils ignoraient totalement. Les Batrasales qui possédaient la faculté de changer de visage comme ils voulaient et qui, au nom de cette faculté, avaient imaginé un mode de vie dont la complexité et les subtilités avaient quelque chose de véritablement démoniaque... Les Coridons supérieurs qui naissaient tous jumeaux, l'un étant pensée, l'autre action, dans un monde où l'unité était double. Les Calcites qui avaient percé le secret des miroirs et lassaient leurs reflets se démener à leur place en se contentant de leur donner de temps à autre quelques directives. Les Silicites qui ne

croyaient qu'à la mort et passaient toute leur vie à organiser cette mort, la choisissant et la préparant avec un extraordinaire raffinement de précautions. Les Nitrites dont l'histoire était rigoureusement parallèle à celle de notre monde avec la différence que chez eux, pour d'obscures raisons, elle filait en sens inverse, du progrès vers l'âge des cavernes. Les Dragues qui avaient  
30 réussi à troquer leur fluide vital contre une force motrice artificielle qu'il leur suffisait de couper pour devenir au repos de simples objets inusables. Les Zoophères que nous avons ignorés pendant plusieurs siècles parce qu'ils vivaient, étrangement évolués d'ailleurs, dans les abîmes des océans qui recouvraient la totalité de leur planète natale.

Durant des heures, je pourrais en parler. De ceux-là et des autres. Des Gypses sans visages et  
35 des Galènes filiformes, des Boralides qui se dissolvaient dans l'eau et des Ambrèses nourris des braises et de feu, des Chromoses et Argynomes, des titans et des penseurs, des invisibles et des agrandis, des sans relief et des sans membres. De tous, oui.

Et aussi les Actuphages de la planète Actur.

De tous les mondes, ce n'est pas celui que je connais le mieux, loin de là. Mais c'est  
40 certainement celui qui me laissera le plus profond souvenir. Le sort uniquement en a décidé ainsi. Actur est en effet le but de ma dernière mission, celle que j'accomplis en ce moment même.

Étrange monde, Actur ; étranges créatures, les Actuphages. Nous les avons longuement étudiés, nous sommes même entrés, à leur insu, en contact avec eux et jamais pourtant nous n'avons réussi à les comprendre.

45 Peut-être sont-ils les seuls à avoir percé le secret de cette quatrième dimension à laquelle nous avons tant pensé ? Peut-être leur monde est-il ancré dans cette quatrième dimension ? Les Actuphages pourtant ne sont pas indéfinissables. [...] Comme nous, ils connaissent les principes de sciences comme les mathématiques, la chimie ou la géométrie, mais ils y ont tissé des théorèmes ahurissants dont le sens demeure à nos yeux totalement étranger. Mais on peut les  
50 supposer logiques en dépit de leur apparente démente. Logiques certainement, pour eux, puisque les Actuphages, partant de ces théorèmes et de corollaires aussi extravagants, ont conçu un monde qui nous est incompréhensible, mais qui, de toute évidence, paraît avoir un sens. Les Actuphages sont-ils intelligents ? Nous le supposons. À moins d'admettre au contraire qu'ils sont singulièrement demeurés et doués de certaines facultés créatrices qui ne doivent leur efficacité  
55 qu'à une géniale intuition. De toute façon, force nous est de reconnaître que leur évolution a été foudroyante. En quelques dizaines d'années, ils ont édifié toute une civilisation nouvelle, unique

en son genre, strictement différente de la nôtre comme de toutes celles que nous avons pu étudier dans l'Univers, beaucoup plus inquiétante certainement.

60 Car les Actuphages sont des êtres inquiétants, cela au moins est prouvé. [...] Inutile de dire que leur façon de vivre nous paraît strictement incompréhensible, basée sur des principes contradictoires que nous serions bien en peine de définir. Tout aussi incompréhensible à nos yeux est la façon brutale dont ils se voient privés de la vie comme s'ils tombaient dans une quantité de pièges qui paraissent à nos yeux complètement anodins, d'autant plus saugrenus. Leur vue est faible, ils sont tous presque sourds et parlent d'une voix tonitruante qui a fait de leur monde une  
65 explosion de vacarme régi par des lois et des variations qui nous échappent également. [...]

Sans doute les Actuphages seraient-ils inoffensifs s'ils n'étaient pas, en revanche, hantés en permanence par un insatiable sadisme. Et pour l'assouvir, rien ne les rebute, aucune recherche ne les effraie. Ils déduisent, jonglent avec l'impossible, multiplient l'impensable par quatre, construisent, mettent à l'exécution avec une dextérité telle que l'on peut supposer que leur  
70 cruauté les gave d'une certaine forme de génie. Après avoir changé leur monde, ils arrivent à se changer eux-mêmes. Et tels qu'ils apparaissent à présent, blindés de machines meurtrières auxquelles nous ne comprenons rien, changés en crustacés géants, ils semblent émerger, mi-larves, mi-acier, de quelque cauchemar qui a fini par nous inquiéter.

Car, nous croyons le savoir, pour les Actuphages, la vie est synonyme de poison et ils ne  
75 vivent que pour arriver à se supprimer mutuellement en utilisant les ruses les plus subtiles avec toutes les ressources d'une délirante imagination. Pourquoi agissent-ils ainsi ? C'est un de leurs secrets. Pourtant, ils ne se nourrissent pas de sang. Ils ne sont pas nécrophiles. Ils ne mangent pas de cadavres comme certains animaux. Mais il n'est pas exclu d'admettre qu'ils vivent, d'une façon obscure et abstraite, de la mort. Comme si pour naître et survivre ils devaient prendre le vide  
80 laissé par la mort d'un de leurs semblables. A moins d'admettre que l'odeur de la mort alimente leur potentiel de vie. Ou sa présence invisible. Nous ne le savons pas, mais nous sommes certains du fait que la vie d'un Actuphage est étroitement liée à cette condition secrète : tuer d'autres Actuphages. Ou tuer d'autres êtres...

Et ceci nous concerne. Ceci concerne tous les habitants de l'Univers.

85 Car les Actuphages travaillent jour et nuit. Ils dorment à peine. Ils pensent sans cesse. Ils créent. Ils remanient. Ils explorent. Et depuis un certain temps déjà, ils pensent au problème de l'envol dans l'espace. Ils sont capables de le résoudre en d'assez brefs délais, même s'ils partent de principes diamétralement opposés aux nôtres. Et les Actuphages lâchés dans l'espace, cela signifie

les guerres. De nouveau. Plus atroces que jamais. Tout ce que nous avons réussi à étouffer depuis  
90 des siècles. Et comment pourrions-nous leur résister avec les moyens dont nous disposons ?  
Comment lutter contre une civilisation qui ne représente à nos yeux qu'un seul flagrant mystère ?  
C'est à tout cela que nous avons pensé.

C'est la première fois que nous abordons un problème de ce genre. Car, dans l'espace, nous  
avons rencontré bien des monstres plus effrayants à première vue que les Actuphages, mais nous  
95 n'en avons jamais rencontré de plus redoutables. Et même s'ils n'arrivaient pas à quitter leur  
planète, leurs idées peuvent se propager. De l'idée du meurtre au sang versé, il n'y a qu'un pas. Et  
rien sans doute n'est plus contagieux que le goût du sang. Nous ne pouvons pas accepter ce  
risque. Nous ne l'acceptons pas.

Voilà pourquoi ils m'ont confié cette mission.

100 Dans quelques secondes, elle sera accomplie. Je survole déjà Actur.

Un simple déclic, un sifflement et cette planète n'existera plus. Étrange de penser qu'il suffit  
d'un seul déclic, à peine une seconde.

La voix m'avertit.

« Attention... plus que dix secondes... »

105 Je suis prêt.

Cela ne fit qu'une seule gerbe de chaleur et de lumière verte.

Pendant un instant, dans cet espace, il y eut deux soleils. L'un de vie, l'autre de mort.

110 Le Soleil... C'est ainsi que les Actuphages appelaient l'astre qui leur donnait la vie... Et quel  
était donc le nom qu'ils donnaient à leur monde ? Un nom étrange, très différent de celui que  
nous avons imaginé... Un nom assez bref, à peine deux syllabes...

La Terre, c'était cela. Je m'en souvenais. La Terre, les Terriens.

C'en était fait d'eux, comme de leur monde.

Je pouvais revenir sur Ygir, le monde auquel j'appartenais. J'étais heureux d'y revenir. On  
devait m'y attendre, mais sans aucune impatience.

Jacques STERNBERG

---

## Récit B

## La petite fille au ballon

Notre oncle Théodore, on le regardait d'un drôle d'œil au village. Si les voisins ne le traitaient pas de sorcier, c'était seulement par crainte qu'il ne leur jette un sort.

5 Dans notre campagne, les gens croyaient aux jeteurs de sorts. Une vache mourait mystérieusement : un sort ! Le feu prenait dans une grange : un sort ! Le fils du maire restait sans descendance : encore un sort ! Nombreux dans le voisinage étaient ceux à qui l'on attribuait le pouvoir d'ensorceler, mais, pour tout le monde, le plus redoutable sorcier, c'était notre oncle Théodore.

10 Je suis certain, moi, qu'il n'a jamais fait de mal, mais je comprends qu'il effrayait. Notre oncle était immense, les cheveux noirs, le nez en bec d'aigle, l'œil farouche, la démarche sauvage. Assurément, il n'était pas sociable : dans les boutiques, il ne desserrait pas les dents. Ni bonjour, ni au revoir. Du bout de son bâton de randonnée, il désignait ce qu'il voulait acquérir, payait, sortait comme il était entré, le front plissé, le sourcil en bataille.

15 Notre oncle Théodore était un savant. Il avait dépensé toute sa part d'héritage à se constituer une bibliothèque impressionnante, où il passait le plus clair de son temps. Il disait avoir lu à peu près tout ce que les hommes avaient écrit sur la mort. Il disait qu'il connaissait la mort mieux que personne. Il prétendait être capable de la reconnaître sous tous ses déguisements.

20 Après que nos parents se sont écrasés dans un ravin, avec la soixantaine d'autres personnes en compagnie desquelles ils visitaient le Portugal, il nous a tenu, à mon frère et à moi, le jour de l'enterrement, des très étranges propos :

- Je l'avais repérée, moi. Elle avait pris l'allure d'une inoffensive vieille fille, mais je l'avais repérée. Je l'ai dit à vos parents. Je leur ai dit avant qu'ils ne montent dans le car. J'étais sûr que c'était elle. J'ai insisté. Votre maman toute seule m'aurait écouté, aurait renoncé au voyage, mais l'idiot qu'elle a épousé, n'a bien sûr rien voulu entendre. Il m'a traité de « Pauvre maboul » ! Je savais que ce serait les derniers mots qu'il m'adresserait.

30 Mon frère Bernard, depuis ce jour-là, était brouillé définitivement avec notre oncle Théodore. Bernard est mon cadet, l'associé de papa. Il comptait reprendre la petite affaire familiale, m'assurant en compensation une modeste rente, plus que suffisante, au demeurant, pour mes besoins d'infirmes. Entre Bernard et l'oncle, les relations n'avaient d'ailleurs jamais été franchement cordiales.

35 Pendant des années, j'ai rendu régulièrement visite à l'oncle Théodore, je l'ai toujours trouvé furetant dans sa bibliothèque, mais je n'ai jamais eu l'impression de le déranger. Au contraire, je pense qu'il appréciait ma compagnie parce que je l'écoutais sérieusement me parler des visages de la mort. Croyais-je vraiment ce qu'il me racontait ? Non, mais je voyais qu'il en était, lui, sincèrement convaincu, et je ne voulais pas lui faire de la peine.



Je désirais d'autant moins l'affliger que je le sentais disposé à aider tous ceux qu'autour de lui il sentait en danger de mort. Mais qui aurait accepté son aide, qui aurait pu l'écouter ? Il faisait si peur ! Et je ne me voyais pas, moi, dans ma chaise roulante, jouer les anges gardiens à sa place.

Parfois il s'interrompait brusquement, soit de lire, soit de m'entretenir de ses recherches :

40 - Je la sens, disait-il, je la sens rôder, elle est tout près. Mais rassure-toi, ce n'est pas pour nous qu'elle vient. Quand ce sera pour moi, ou pour toi si nous sommes ensemble, je la reconnaîtrai, et nous lui échapperons, ne crains rien !

Ce que l'oncle Théodore n'a pas vu venir, c'est la thrombose qui l'a terrassé. C'est vrai qu'il n'en est pas mort. Il est « seulement » resté hémiplegique, mais cette semi-paralysie l'empêche  
45 désormais de vivre seul. Son état est bien pire que le mien, et il en souffre d'autant plus qu'il le prive de sa chère bibliothèque. Il nous a demandé, à Bernard et à moi, si nous acceptions qu'il s'installe avec nous, dans la maison familiale. J'ai dû beaucoup insister pour persuader mon frère, mais il a fini par faire preuve de générosité.

Un matin, dans l'allée qui mène chez nous, une petite fille est venue jouer au ballon. Je ne  
50 l'avais encore jamais rencontrée. Bernard m'a dit que c'était probablement la gamine des Polonais qui venaient d'emménager un peu plus loin. Fort vraisemblable : c'est une petite fille mince, au teint pâle, aux longs cheveux blonds, au regard un peu triste.

-C'est elle ! a dit très calmement l'oncle Théodore quand il l'aperçut de la fenêtre de sa chambre. Je lisais près de lui, et je n'ai pas compris tout de suite.

55 -C'est elle, a-t-il répété. C'est la mort. Elle est là pour l'un de nous. Il faut nous tenir à l'écart. Parfois elle se lasse.

Lorsqu'au repas du soir il a voulu avertir Bernard, le mettre en garde, mon frère lui a très grossièrement dit qu'il ne croyait pas à ses sornettes et qu'il désirait qu'il ne lui en parle plus jamais.

L'oncle Théodore et moi observions la petite fille au ballon qui jouait presque sous nos fenêtres.  
60 Le vent soufflait depuis la veille avec une violence rare.

Bernard sortit de la maison. Il se dirigeait vers le garage. Emporté par une rafale, le ballon roula dans sa direction. Bernard se pencha pour le ramasser. Il était penché, bras tendus, cou tendu. Puis Bernard n'eut plus de tête. De son cou jaillit du sang qui inonda le gravier. Nous n'avions pas vu  
65 l'ardoise tomber du toit comme un couperet de guillotine. Mais nous voyions (ou en tout cas nous croyions voir) la petite fille, délaissé son ballon, et emporter sous le bras la tête de Bernard.

L'inspecteur de police suspecta un gros chien du voisinage d'avoir dérobé la tête de la victime, et il s'apprêtait à classer l'affaire. Ni mon oncle Théodore ni moi-même ne lui avons parlé de la petite fille au ballon. Pour ce à quoi ça aurait servi...

## Récit C

## L'oreille du loup gris

Un jour, il y a très longtemps, le lion, roi des animaux, tomba malade. Son vizir, le dernier loup gris d'une peuplade disparue, annonça la nouvelle à tous les animaux : ceux de la plaine, ceux de la montagne, ceux de la forêt.

Tous défilèrent dans la caverne du lion pendant trois jours pour prendre des nouvelles de sa santé et lui souhaiter un bon rétablissement.

Tous, sauf le renard !

Le loup gris, qui était toujours assis à la droite du roi et qui n'aimait pas le renard, fit remarquer au lion :

- Tous vos sujets sont passés s'incliner devant vous et vous souhaiter proche guérison et longue vie, excepté le renard. On dirait que votre santé ne l'intéresse pas.

Le lion en fut irrité. Il fronça les sourcils et montra les dents, ce qui était signe de mécontentement et annonçait une décision grave.

Le lièvre qui avait tout vu et entendu, courut chez son ami le renard :

- Ami, fais attention à toi ! Le loup gris a fait remarquer ton absence et le lion est furieux contre toi.

Le renard remercia le lièvre, traîna encore un jour, attrapa un poulet et se présenta le lendemain, en fin de journée, devant le lion.

Les moustaches du lion tremblèrent de colère devant l'insolence du renard :

- Voilà quatre jours que je suis au lit. Tous les animaux sont venus s'enquérir de mes nouvelles, sauf toi ! Ma santé ne t'intéresse-t-elle point ? Vas-tu prétendre que tu n'étais pas au courant de ma maladie ? "

- Ni l'un, ni l'autre, Majesté. J'ai appris la nouvelle de votre maladie en même temps que les autres ; mais je me suis demandé s'il valait mieux venir tout de suite m'incliner devant vous ou courir chercher un remède. La sagesse et mon inquiétude pour votre santé m'ont poussé à courir le royaume pour demander aux médecins leur avis.

- Et alors ?

- Eh bien, tous les grands médecins sont d'accord sur le même remède.

- Pourrai-je savoir lequel ?

30 - Bien sûr ! Pour guérir, vous devez manger une soupe de poulet à laquelle il faut  
 ajouter l'oreille droite d'un loup gris. Et je crois que notre grand vizir sera heureux de vous  
 offrir la sienne.

Le lion jeta un coup d'œil interrogatif vers le loup gris qui ne put qu'accepter de  
 sacrifier son oreille. Le lion mangea la soupe et s'endormit d'un profond sommeil.

35 Le renard se leva pour partir. Mais avant de quitter la caverne, il s'approcha de l'oreille  
 gauche du loup et lui dit :

- Si tu veux sauver l'oreille qui te reste, surveille ta langue et ne dis plus du mal des autres !

J. Darwiche et H. Musa

**a) Précise autant que possible le cadre spatiotemporel...**

• du texte A : .....

.....

• du texte B : .....

.....

• du texte C : .....

.....

**b) Cite les éléments imaginaires qu'on retrouve dans...**

• le texte A : .....

.....

• le texte B : .....

.....

• le texte C : .....

.....

**c) Peut-on fournir une explication logique à la présence de ces éléments ? Explique ta réponse si possible.**

• Texte A : .....

.....

.....

• **Texte B :** .....  
.....  
.....

• **Texte C :** .....  
.....  
.....

d) Détermine à quel genre littéraire les récits appartiennent et justifie ta réponse.

• **Texte A :** .....  
.....  
.....  
.....

• **Texte B :** .....  
.....  
.....  
.....

• **Texte C :** .....  
.....  
.....  
.....

## 6) Détermine si les extraits de récit suivants relèvent du fantastique, du merveilleux ou de la science-fiction et justifie ton choix.

### Document 1

#### *Entretien avec un vampire, Anne RICE*

De nos jours, dans une chambre d'hôtel de San Francisco, un journaliste enregistre sur son magnétophone le récit d'un vampire vieux de plusieurs siècles :

Louis de Pointe du Lac était un jeune propriétaire de domaine agricole, la Pointe-du-lac, près de la Nouvelle-Orléans au XVIII<sup>e</sup> siècle. Après le décès de sa femme et de son fils, il fait la rencontre d'un vampire, Lestat de Lioncourt, qui lui offre l'immortalité, en échange d'une vie luxueuse de colon français. Après avoir profité de son dernier coucher de soleil, Louis est presque vidé de son sang par Lestat, qui lui offre ensuite sa propre substance de vampire. La vie de mortel de Louis est alors terminée. Ses sens sont décuplés, il découvre un monde aux senteurs, aux sons inédits, mais une vie basée sur la mort des autres. Ceux qui font don de leur sang contre leur gré...

**fantastique – merveilleux – science-fiction**

**Justification :** .....

.....

.....

### Document 2

#### *Harry Potter à l'école des Sorciers, J. K. ROWLING*

Orphelin, Harry Potter est recueilli par son oncle et sa tante moldus (qui n'ont pas de pouvoirs magiques), les Dursley, qui le traitent très durement. Ils habitent au 4, Privet Drive, à Little Whinging, dans le Surrey, en Angleterre. Pendant l'été 1991, peu avant son onzième anniversaire, Harry reçoit une lettre l'invitant à se présenter lors de la rentrée des classes à l'école de sorcellerie de Poudlard. Malgré les tentatives de son oncle et de sa tante pour l'empêcher de s'y rendre, Rubeus Hagrid, un « demi-géant » (sa mère étant une géante bien connue du ministère de la Magie pour ses nombreux meurtres et son père était un sorcier) envoyé par Albus Dumbledore, le directeur de Poudlard, va faire découvrir à Harry le monde des sorciers et l'emmener à la gare de King's Cross de Londres, où il prendra le Poudlard Express (qui se situe sur la voie 9 3/4) qui le conduira jusqu'à sa nouvelle école.

Harry découvre ainsi non seulement l'existence des sorciers, qui vivent parmi les « Moldus » (les personnes ne possédant aucun pouvoir magique) tout en se dissimulant d'eux, mais aussi l'immense célébrité dont il jouit parmi eux: il est en effet considéré comme « le Survivant » depuis que, dix ans plus tôt, ses parents, les sorciers Lily Evans et James Potter, ont été tués par Lord Voldemort, un puissant mage noir. Il s'en est ensuite pris à Harry, mais a échoué car son sortilège a ricoché : Harry survit, alors que Lord Voldemort disparaît. Harry a gardé comme marque de l'affrontement une cicatrice en forme d'éclair sur le front.

Une fois à Poudlard, Harry va apprendre à maîtriser et à utiliser les pouvoirs magiques qu'il possède et va se faire deux amis inséparables : Ronald Weasley et Hermione Granger, qui l'accompagneront dans toutes ses péripéties.

**fantastique – merveilleux – science-fiction**

**Justification :** .....

.....

.....

**Document 3****Ça, Stephen KING**

À Derry, dans le Maine, sept enfants ayant du mal à s'intégrer se sont regroupés au sein du « Club des Ratés ». Rejetés par leurs camarades, ils sont les cibles favorites des gros durs de l'école. Ils ont aussi en commun le fait d'avoir éprouvé leur plus grande terreur face à un terrible prédateur métamorphe qu'ils appellent « Ça ». Car depuis toujours, Derry est en proie à une créature qui émerge des égouts tous les 27 ans pour se nourrir des terreurs de ses victimes de choix : les enfants. Bien décidés à rester soudés, les Ratés tentent de surmonter leurs peurs pour enrayer un nouveau cycle meurtrier. Un cycle qui a commencé un jour de pluie lorsqu'un petit garçon poursuivant son bateau en papier s'est retrouvé face-à-face avec un clown répondant au nom de Grippe-Sou...

**fantastique – merveilleux – science-fiction**

**Justification :** .....

.....  
 .....

**Document 4****Avatar, James CAMERON**

Nous sommes en 2154, Jake Sully est un ancien marine immobilisé dans un fauteuil roulant. Malgré sa paralysie, Jake est resté un combattant au plus profond de son être. Il est recruté pour se rendre à des années-lumière de la Terre, sur Pandora, où de puissants groupes industriels exploitent un minerai rarissime destiné à résoudre la crise énergétique sur Terre.

Parce que l'atmosphère de Pandora est toxique pour les humains, ceux-ci ont créé le Programme Avatar, qui permet à des « pilotes » humains de lier leur esprit à un avatar, un corps biologique commandé à distance, capable de survivre dans cette atmosphère mortelle. Ces avatars sont créés génétiquement en croisant l'ADN humain avec celui des Na'vi, les habitants de Pandora.

Sous sa forme d'avatar, Jake peut de nouveau marcher. On lui confie une mission d'infiltration auprès des Na'vi, devenus un obstacle trop conséquent à l'exploitation du précieux minerai. Mais tout va changer lorsque Neytiri, une très belle Na'vi, sauve la vie de Jake. Ce dernier est alors recueilli par son clan, et à travers de nombreuses épreuves et aventures, il va apprendre progressivement à devenir l'un des leurs...

**fantastique – merveilleux – science-fiction**

**Justification :** .....

.....  
 .....

**Document 5*****Le Hobbit*, J. R. R. TOLKIEN**

Bilbon Sacquet est un hobbit comme les autres, évitant le danger, l'action, l'aventure ainsi que les autres races que les hobbits. Il apprécie le plaisir simple de se sentir bien au chaud dans sa demeure, mais un soir, treize nains font leur entrée chez lui, accompagnés de Gandalf le Gris le magicien. Ce dernier lui propose de les suivre pour un long et dangereux voyage vers la Montagne Solitaire où se trouve un trésor gardé par le redoutable Smaug qui a pris Erebor. Bien que Bilbon se désintéresse dans un premier temps de ce voyage, les nains et Gandalf finissent par réussir à le convaincre de les accompagner.

Lors de leur périlleux voyage, ils rencontrent de nombreuses difficultés, et participent à la Bataille des Cinq Armées. Par accident, Bilbon croise la route de la créature nommée Gollum et s'empare de son trésor, un anneau magique qui permet de devenir invisible ce qui lui permettra par moments de mieux aider ses amis et de réussir sa mission.

**fantastique – merveilleux – science-fiction**

**Justification :** .....

.....

.....

**Document 6*****Retour vers Le futur*, ROBERT ZEMECKIS**

1985. Le jeune Marty McFly mène une existence anonyme auprès de sa petite amie Jennifer, seulement troublée par sa famille en crise et un proviseur qui serait ravi de l'expulser du lycée. Ami de l'excentrique professeur Emmett Brown, il l'accompagne un soir tester sa nouvelle expérience : le voyage dans le temps via une DeLorean modifiée. La démonstration tourne mal : des trafiquants d'armes débarquent et assassinent le scientifique. Marty se réfugie dans la voiture et se retrouve transporté en 1955. Là, il empêche malgré lui la rencontre de ses parents, et doit tout faire pour les remettre ensemble, sous peine de ne pouvoir exister...

**fantastique – merveilleux – science-fiction**

**Justification :** .....

.....

.....

### III. LE RÉCIT POLICIER

1) Lis les textes qui suivent. Ensuite, réponds aux questionnaires en formulant des phrases. Pour les questions à choix multiples, coche la(les) réponse(s) correcte(s).

A.

## The End

Recroquevillé sur un matelas éventré et sordide, il considère d'un œil morne la bouteille d'alcool. Vide. Il la lâche avec un geste d'automate. Elle roule jusqu'à l'autre bout de la pièce, finit par s'échouer contre le barreau d'une chaise dans un tintement de verre sinistre.

5 Du linge sale accumulé sur le sol, un monceau de vaisselle empilée dans l'évier... Les murs suintent la misère et la crasse. Et l'insupportable bruit du robinet qui goutte inlassablement, depuis des heures. Aussi régulier que le tic-tac d'une horloge.

10 Tassé contre le mur, les bras serrant ses genoux repliés, il claque des dents, malgré la chaleur suffocante. L'angoisse a déformé ses traits. Lui qui tout à l'heure encore paraissait si jeune, si désinvolte, il a l'air d'un vieillard.

La porte. Dans quelques minutes, elle va s'ouvrir. Dans un instant, *il* sera là et il fera feu. Une balle en plein cœur. Ou dans la tête. À moins qu'il n'ait opté pour l'arme blanche. Dans ce cas, il le saignera, comme un vulgaire animal, sans qu'il puisse rien faire pour se défendre. Parce que la peur le paralyse.

15 Lentement, le jeune homme tourne son visage. Vers *eux*. Vont-ils tenter quelque chose pour lui venir en aide ? Ils le pourraient, vu leur nombre... Son regard, qu'il pose sur les uns et les autres, les submerge d'un sentiment de malaise intolérable. Immobiles, ils retiennent leur souffle.

20 Le voilà qui s'avance vers eux. À genoux, il tord ses mains, supplie, gémit, pleure... Peine perdue. Ils ne feront rien.

Parce que le spectacle de la souffrance les ravit.

C'est poignant de contempler les derniers instants de Pierre. Le voir mourir, ça va être carrément beau.



Le jeune homme sursaute. Des pas résonnent dans la cage d'escalier. Lents, pesants,  
25 une sonorité qu'il connaît trop bien. C'est lui. Les pas se rapprochent, s'arrêtent sur le seuil.  
Quelques brefs instants de silence, de calme absolu, avant goût du silence éternel.

Pierre ne se retourne pas. Que la mort le fauche de dos. Il sera lâche jusqu'au dernier  
instant. La poignée de la porte pivote une première fois, une seconde. Les gonds rouillés  
gémissent. Puis la haute silhouette se profile sur le seuil. Les larges revers d'un chapeau  
30 dissimulent son visage.

Il braque son arme. Le coup part. Pierre s'affaisse.

Il gît à plat ventre, le corps secoué de spasmes.

Quant à eux, ils n'ont pas bougé. Le cri qui leur déchirait la poitrine n'a pas franchi  
leurs lèvres.

Et ils demeurent assis, à fixer la flaque rouge qui court, s'élargit, baignant le visage de  
35 Pierre dont la main rampe quelques secondes sur le sol, accroche désespérément une latte  
du parquet, pour ne plus bouger.

La lumière baisse peu à peu. Le cadavre disparaît, happé par la pénombre. Encore une  
faible lueur sur la mare de sang, les doigts recroquevillés, raides à présent.

40 Puis c'est le noir total.

Le silence.

Le rideau tombe et la salle éclate en un tonnerre d'applaudissements.

\*\*\*

Chaque soir, je le tue. Et j'y prends un plaisir fou. Il faut dire aussi, le talent de Marc est  
prodigieux. C'est un véritable délice que d'être son partenaire. Alors, lui donner la mort,  
45 pensez un peu !

Jamais je n'ai vu un acteur ayant à ce point le sens de l'improvisation. Malgré sa  
jeunesse, on sait d'ores et déjà qu'il marquera la profession. Il interprète le rôle de Pierre  
d'une façon magistrale, et sa dernière scène en particulier n'est ni plus ni moins qu'un petit  
bijou.

50 Marc refuse de jouer deux soirs de suite de la même façon. Si bien que nous avons foule au théâtre, les gens se pressent au guichet. Parfois, les inconditionnels reviennent plusieurs fois par semaine. C'est incroyable.

Au début des représentations, nous avons eu quelques prises de bec. Vous comprenez, jouer, pour moi, était devenu une sorte de train-train sans surprise, la routine, je dois le  
55 confesser.

Quarante ans que je suis dans le métier. Quarante ans que je joue le même personnage, au cinéma comme au théâtre. On finit par prendre ses marques... J'arrive et je braque mon revolver. J'apparais, et le spectateur a déjà tout compris. J'ai ce qu'on appelle dans le jargon du métier une gueule. Je n'y peux rien, je suis né ainsi.

60 Pourtant, quand je me regarde dans un miroir, je ne vois rien de bien particulier : des yeux petits, quasiment réduits à deux fentes, un long nez qui plonge sur la bouche, des lèvres peu charnues, des pommettes saillantes. Mais la peau lisse, pas de petite vérole, pas de teint rougeâtre dû à un excès d'alcool ou de tabac. Nulle lueur mauvaise dans le regard. Seulement, allez savoir, avec la nature ! Cet assemblage plutôt quelconque, planté sur un  
65 mètre quatre-vingts et une bonne largeur d'épaules, ça donne un personnage effrayant sur scène, à l'écran et ... dans la vie.

« Allô maman bobo, maman comment tu m'as fait j'suis pas beau » Je fredonne souvent cette chanson, je la trouve amusante.

Il est vrai que je n'avais pas envisagé ma carrière sous cet angle. Lorsque j'ai  
70 commencé mes études d'art dramatique, je convoitais plutôt des rôles de jeune premier. Un peu le profil de Marc, justement. Mais, vu ma gueule, impossible.

Finalement, la gloire est arrivée par un autre chemin. On m'a très vite réclamé tous azimuts. Mais pour des rôles muets. Pas question de parler, je devais me contenter de braquer mon arme. Pourquoi ? Eh bien parce que, décidément, la nature est bizarrement  
75 faite. Mon physique est effrayant, certes, et pourtant j'ai un caractère d'ange. Je dois de plus reconnaître que je ne suis pas un comédien de la trempe de Marc, précisément. Il m'a toujours été impossible de me glisser dans la peau du personnage comme on dit... Ça ne vibre pas à l'intérieur.

Bah, c'est ainsi. Que puis-je ? Ma gueule m'a apporté une certaine forme de renommée, beaucoup d'argent en tout cas. Je vis très bien. Bien mieux que la plupart de mes collègues, qui me méprisent mais n'en courent pas moins les cachetons pour percevoir de minables allocations chômage. Quant à la solitude, on s'y habitue...

Mais je bavarde, je bavarde. Revenons à Marc.

Lorsqu'il est arrivé dans l'équipe, ce jeune talent frais émoulu du conservatoire a quelque peu semé la panique. Certes, il avait le rôle principal. Mais était-ce une raison pour avoir l'œil sur tout, absolument tout ? Pour se substituer même au metteur en scène ?

Le régisseur et la décoratrice ont cru devenir fous. Un acteur qui avait à ce point l'obsession du détail, ils n'en avaient jamais côtoyé.

A la fin des répétitions, chacun avait pris ses marques. Les critiques, au lendemain de la générale, étaient dithyrambiques. Cependant pour Marc, rien n'était gagné.

Il arrivait très tôt au théâtre, aux alentours de dix-huit heures, alors que la représentation débutait vers vingt et une heures. Il passait un long moment dans sa loge, seul, s'adonnant à divers exercices de concentration et de mise en voix. Puis, une fois costumé et maquillé, il allait faire un tour sur le plateau.

Alors commençait la guerre :

« Le matelas, fais-y gaffe, bons sang Jérémie ! Il faut que le matelas soit éventré, que le rembourrage sorte visiblement, sans pour autant que ce soit outrancier... Le robinet ! Les gouttes d'eau doivent tomber chaque seconde. La bouteille de whisky, je la veux remplie au tiers, pas plus, pas moins. Et pour l'amour de Dieu, trouve-moi un liquide qui ait la même couleur que le whisky.

- Marc, enfin, tu sais bien que la couleur ne se voit pas de la salle. Tu ne veux pas de véritable alcool, où je vais trouver ça, moi ?

-Écoute, je ne sais pas depuis combien de temps tu es dans le métier. Mais l'à-peu-près, ce n'est pas ma tasse de thé... Je joue pour le premier rang comme pour le dernier. Tu peux comprendre ça ? »

Et Jérémie de repartir en rongant son frein :

« Un de ces soirs, je vais pisser dans sa bouteille, à celui-là. On verra s'il jugera la couleur bonne, à défaut du goût ! »

Venait ensuite le tour de la décoratrice.

110 « Marine ! Tu appelles ça du linge sale ? Il a l'air de sortir de chez le blanchisseur !... Les lattes du parquet ! Débrouille-toi comme tu veux, mais écarte-les davantage ! Il faut qu'on voie le sang se faufiler entre deux de ces fichues lattes... Et puis, je ne sais pas où tu es allée chercher cette poche d'hémoglobine ! Dans un magasin de farces et attrapes ? »

Marine, comme Jérémie, repartait en maugréant :

115 « Un de ces jours, je vais le saigner. Comme ça, il en aura du sang, du vrai. »

Les réprimandes de Marc étaient à elles seules de véritables numéros. Il arpentait le plateau, gesticulait, hurlait. Si bien que dans les loges, l'ensemble de l'équipe qui se préparait avait du mal à se concentrer.

Apparaissant seulement à la dernière scène, j'avais pour habitude d'arriver beaucoup plus tard que mes partenaires, aux alentours de vingt-deux heures trente. Ce qui me permettait de dîner tranquillement, de regarder un peu la télévision. Eh bien, figurez-vous que Marc a exigé ma présence à dix-huit heures, en même temps que lui. Pourquoi ? Pour répéter, encore et toujours, sa dernière scène.

« Viens voir, Albert », m'a-t-il glissé en aparté le premier soir.

125 Il m'avait dit ça sur un ton très doux, presque confidentiel, sans aucun rapport avec celui qu'il employait avec les autres.

« Tu sais, Albert, je t'aime bien. Je sais que les camarades te ridiculisent, parce que tu n'as qu'une figuration dans la pièce. Mais pour moi, tu es plus important qu'eux. C'est de toi que dépend ma dernière scène, donc, c'est de toi que dépend mon rôle tout entier. Si 130 toi tu n'es pas bon, moi je suis mauvais. »

Et il a plongé son regard dans le mien. Jamais on ne m'avait regardé ainsi. Avec autant d'émotions. Jamais surtout on ne m'avait parlé avec autant d'égards. Ça m'a fait chaud au cœur. J'ai eu subitement la sensation d'être autre chose qu'une simple gueule.

135 Il m'a très délicatement pris par le bras et m'a entraîné sur le plateau, exigeant du régisseur qu'il plante le décor de la dernière scène.

« La porte, me dit-il alors. Ouvre la porte ! »

J'ai obéi. Pousser une porte, rien de plus simple, a priori ?

« Tu vois, Albert, a-t-il marmonné en secouant la tête. Ca ne va pas. Avec Jérémie tout à l'heure, nous avons réglé l'intensité du grincement des gonds. Mais tu pousses la porte  
140 un poil trop vite, juste un poil. C'est l'affaire d'un quart de seconde... Tu comprends, ce grincement, c'est mon arrêt de mort, enfin, celui de Pierre, mon personnage. C'est un peu comme... le couperet de la guillotine qui s'abat. »

Il avait raison, il n'exagérait en rien, malgré les apparences. Et je me suis rendu compte que je pouvais jouer, simplement en poussant une porte. J'ai répété mon geste des  
145 dizaines et des dizaines de fois, jusqu'à ce que, complètement exalté, Marc s'écrie avec fougue :

« C'est ça, c'est exactement ça. Refais-moi la même chose tout à l'heure, je t'en supplie, mon Albert, et ce sera magnifique. »

Mon Albert... Il y avait une telle tendresse dans sa voix. Nullement feinte, je peux vous  
150 l'assurer.

Satisfait de l'avoir comblé et pensant en avoir terminé, je me suis dirigé vers les coulisses, mais il m'a barré le passage.

« Encore une petite chose. J'aimerais te voir dégainer ton revolver. »

La surprise m'a immobilisé. Dans la pièce, Marc est de dos lorsque je braque mon  
155 arme... Quelle utilité ? A-t-il des yeux derrière la tête ?

J'ai cependant sorti l'arme de ma poche et fait le geste que, dans ma carrière, j'avais répété un nombre incalculable de fois.

« C'est parfait ! Il n'y a rien à dire sur la manière dont tu sors ton arme... Et pourtant, quelque chose cloche. »

160 Il a fait les cent pas sur le plateau pendant au moins dix minutes. Les mains dans les poches, la tête dans les épaules, les traits rongés par l'anxiété, il n'a cessé d'arpenter la scène en s'arrêtant de temps en temps pour me dévisager longuement.

Puis brusquement, il a jeté à terre le chapeau que je portais, m'a attiré sous un projecteur, m'a pris la tête à deux mains, l'a inclinée très légèrement, et j'ai senti la joie

165 irradier par tous les pores de sa peau. » Grandiose ! a-t-il soufflé. Le rayon de lumière en diagonale sur le nez projette une ombre sur ta bouche qui fait de toi un être quasi diabolique. »

Personne ne m'avait jamais rien dit de tel. Aucun metteur en scène n'avait réclamé autre chose d'Albert que d'apparaître avec son éternel borsalino et de dégainer son fichu  
170 revolver. Aucun metteur en scène n'avait jugé utile d'éclairer Albert !

Marc a observé un temps d'arrêt, sans doute devant l'expression bête de mon visage.

« Tu comprends, j'ai beau être de dos, je lis dans les yeux du premier rang l'effet que tu fais sur les spectateurs. S'ils ont peur, j'ai peur aussi. Et je joue d'autant mieux. Tu ne peux pas savoir combien ta présence dans mon dos est importante... Merci Albert. »

175 Eh bien, de cette minute, je me suis juré que je ferais tout pour aider Marc, pour servir son jeu remarquable.

J'ai suivi ses instructions, et le soir de la première, quand un tonnerre d'applaudissements a explosé dans la salle, j'ai senti des frissons parcourir mon corps comme jamais. Moi, l'éternel figurant, moi, le braqueur, le tireur de pacotille près de la  
180 retraite, je découvrais enfin ce que signifiait jouer la comédie.

Figurez-vous que lorsque les spectateurs en délire ont rappelé Marc pour les saluts à maintes et maintes reprises, il est allé me chercher en coulisses, pour saluer avec lui. J'ai fondu en larmes.

Alors Marc pour moi, c'est tout maintenant : un père au théâtre. Et dans la vie, un fils.  
185 Celui que je n'ai pas pu avoir.

Nous passons de nombreuses soirées ensemble. Il meuble ma solitude, et je tâche de calmer son angoisse.

Le soir, après la représentation, il semble complètement désincarné. On dirait que sans son personnage il n'est plus rien. Pierre demeure en coulisses, et Marc vagabonde. Je le  
190 sens si fragile. Parfois, j'ai peur qu'il ne fasse une bêtise.

« Marc, lui ai-je dit une nuit où je le sentais particulièrement en détresse. Pourquoi ne sors-tu pas avec des filles de ton âge ? Tu es beau, tu as du succès, la vie s'ouvre à toi. Pourquoi rester avec le pauvre bougre célibataire et taciturne que je suis ? »

Il m'a fait cette simple réponse, que j'ai trouvée poignante :

195 « Parce que tu me rassures. »

\*\*\*

Ce soir, le climat de nervosité en coulisses frise l'hystérie. Ça court, ça s'agite, ça se dispute...

Pourquoi ? Andreas Gott est dans la salle. Le metteur en scène le plus en vogue de ces dernières années. Le maître du frisson. Chacun défile à tour de rôle sur le plateau et glisse un œil à travers le petit trou aménagé dans le rideau. On sait très bien que Gott est venu pour Marc, uniquement pour Marc, afin de lui attribuer, dans son prochain film, le rôle qui fera de lui une vedette internationale. Mais tout le monde espère récolter les miettes du gâteau. Une réplique, si courte soit-elle, une figuration...

Quant à moi, je suis mort d'inquiétude.

205 La représentation débute dans un quart d'heure et Marc n'est pas encore arrivé. C'est la première fois qu'il néglige de répéter sa dernière scène.

Je tâche de me concentrer. Depuis deux heures, dissimulé derrière le grand panneau central, je m'échauffe. La porte. Attention, ne pas l'ouvrir trop rapidement. Ma place sous le quatrième projecteur : capter la lumière, l'ombre sur la bouche... Pourvu, pourvu que tout se passe bien. Moi qui ne connaissais pas le trac, j'ai ce soir la bouche complètement desséchée, mon cœur fait des bonds, et le brouhaha de la salle me martèle le crâne. C'est insupportable.

Et cet inexplicable retard de Marc...

Un bruit de va-et-vient, des exclamations. J'entends sa voix. Enfin ! Les trois coups. Avant d'entrer en scène, il me serre la main si fort qu'il me la broie quasiment.

Premier acte, deuxième, troisième ... Les applaudissements vont croissant. Pas d'entracte, dommage. Cette nouvelle mode du spectacle sans entracte est une véritable épreuve de force pour les acteurs. Notamment pour Marc, qui ne quitte pas le plateau un seul instant.

220 Dernière scène. Je me tiens devant la porte. Silence total. J'entends la salle vibrer à chaque mouvement de Marc. Jérémie me fait signe. Je pousse la porte : le grincement des

gonds est parfait. Deux secondes : pile le temps idéal. Le projecteur. Je m'arrête sous la lumière un poil plus longtemps qu'à l'ordinaire. Puis je sors mon arme. Le coup part.

225 Marc s'affaisse. Son dernier rôle arrache des larmes au premier rang. La salle est sous le choc.

Le noir.

Tonnerre d'applaudissements. Le public se lève, tape des pieds. C'est une véritable ovation. Au premier rang, Andreas Gott applaudit lui aussi à tout rompre. Enthousiaste, il fonce vers les coulisses.

230 « Il est fabuleux ! Appelez-le-moi tout de suite.

- Bien sûr Monsieur Gott, mais Marc doit d'abord saluer. »

Seulement ce soir, il n'y aura pas de saluts.

Marc ne se relèvera pas.

Vous comprenez, je tenais tellement à ce qu'il soit meilleur que jamais ce soir.

235 C'est réussi.



1) Qui est le narrateur de l'histoire ?

- Un narrateur interne                       Un narrateur externe                       Albert

2) Quelle focalisation est employée par l'auteur du récit ? Justifie ta réponse.

.....  
.....  
.....

3) a) Qui est désigné par le pronom « il » à la ligne 11 ?

.....

b) Qui est désigné par le pronom « eux » à la ligne 15 ?

.....

4) a) Albert mène-t-il une carrière satisfaisante ? Justifie ta réponse en reprenant une phrase du texte.

.....  
.....  
.....  
.....

b) À quoi cette carrière est-elle due ? Explique.

.....  
.....  
.....  
.....

5) Qui est Pierre ?

.....

6) Quel est le sens de cette phrase : *Les critiques, au lendemain de la générale, étaient dithyrambiques.* (lignes 89-90) ?

- Les critiques étaient très négatives après avoir vu la pièce.  
 Les critiques étaient très positives après avoir vu la pièce.

7) Quel est le rôle des personnes suivantes par rapport à la pièce ?

- Marine : .....
- Albert : .....
- Marc : .....

8) Marc est-il apprécié de ses collègues ? Justifie ta réponse.

.....

.....

.....

9) Qui est Andreas Gott ?

.....

.....

10) Explique précisément ce que veut dire le narrateur quand il prononce les phrases suivantes :

*« Seulement ce soir, il n'y aura pas de saluts.  
Marc ne se relèvera pas.  
Vous comprenez, je tenais tellement à ce qu'il soit meilleur que jamais ce soir.  
C'est réussi. »*

.....

.....

.....

.....

11) Explique les différents sens du titre : *The End* (« La Fin »).

.....

.....

.....

.....

.....

.....

B.

## Étude en rouge

Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer cette enquête. Le cas était des plus intéressants. Tout simple qu'il était, il présentait beaucoup de points instructifs.

« Simple ? m'écriai-je.

5 - Comment le qualifier autrement ? demanda Sherlock Holmes en souriant. Il était essentiellement simple ; et la preuve, c'est qu'un très petit nombre de déductions faciles m'a permis de prendre le criminel en moins de trois jours.

- C'est vrai !

10 - Je vous ai déjà expliqué qu'un fait hors de l'ordinaire est plutôt un indice qu'un embarras. Pour résoudre un problème de cette nature, le principal est de savoir raisonner à rebours. C'est un art très utile, qui est peu pratiqué. On le néglige parce que la vie de tous les jours fait appel plus souvent au raisonnement ordinaire. Pour cinquante personnes capables d'un raisonnement synthétique, à peine en est-il une qui sache faire un raisonnement analytique.

- Je ne vous suis pas très bien, avouai-je.

15 - J'aurais été surpris du contraire... Voyons, si je peux m'expliquer plus clairement. Supposons que vous racontiez une série d'événements à un groupe de personnes, et que vous leur demandiez de vous en dire la suite ; elles les repasseront dans leur esprit et la plupart d'entre elles trouveront ce qui en découle. Maintenant le contraire : vous leur donnez d'abord la fin d'une autre série d'événements ; combien pourront en inférer la série ? Fort peu. C'est cette dernière opération que j'appelle le raisonnement analytique ou le raisonnement à rebours.

20 - J'ai compris, dis-je.

- Or, dans cette affaire, ce qui était donné, c'était le résultat ; il s'agissait d'en inférer le reste. Voici quel a été mon raisonnement. Commençons par le commencement.

25 J'approchai de la maison, comme vous le savez, à pied, et l'esprit parfaitement libre de tout préjugé. D'abord, naturellement, j'examinai la route. Comme je vous l'ai déjà dit, je découvris la trace d'un fiacre<sup>2</sup> qui avait dû passer la nuit là – l'enquête vérifia ce fait, du reste. Je m'assurai que c'était bel et bien un fiacre et non une voiture de maître par l'étroit écartement des roues : le fiacre londonien est, en général, moins large que le coupé d'un gentleman.

---

<sup>2</sup> Fiacre : Voiture tirée par des chevaux à quatre roues que l'on prenait à la course ou à l'heure.

« Je tenais une première donnée. Ensuite, je marchai lentement dans l'allée du jardin. Le sol argileux semblait fait exprès pour retenir les empreintes. Où vous ne voyiez sans doute que de la boue piétinée comme à plaisir, mes yeux exercés interprétaient les moindres marques. Il n'existe pas, dans la science du détective, une branche aussi négligée que l'examen des vestiges. Par bonheur, j'ai tant pratiqué cet art qu'il est devenu chez moi une seconde nature.

« Je remarquai les empreintes profondes des agents de police, mais je distinguai encore celles de deux hommes qui avaient traversé le jardin avant eux. Il était évident qu'ils y étaient passés les premiers : de place en place, leurs pas avaient été effacés par des autres. Ainsi j'établis un second fait d'après lequel les visiteurs nocturnes étaient au nombre de deux, l'un d'une haute stature – calculée sur la longueur des enjambées – et l'autre, vêtu d'une manière fashionable, à en juger par l'empreinte élégante de son soulier.

« Cette dernière déduction se confirma quand j'entrai dans la maison. L'homme coquettement chaussé gisait devant moi. Par conséquent, c'était l'autre, je veux dire le grand, qui avait commis le meurtre, si meurtre il y avait. Le cadavre ne présentait aucun signe de blessure ; en revanche, son expression tourmentée laissait croire qu'il avait vu la mort s'approcher : celle d'un homme emporté par une crise cardiaque ou par toute autre cause naturelle ne traduit jamais une semblable agitation. Je sentis les lèvres. Il s'en exhalait une odeur aigrette ; j'en inférai qu'il avait été empoisonné de force. Qu'il l'eut été de force se devinait d'après son visage à la fois haineux et terrifié. C'est par la méthode d'exclusion que j'étais arrivé à ce résultat ; en effet, aucune autre hypothèse ne s'ajustait aux faits. D'ailleurs, ne vous imaginez pas que l'idée de faire prendre du poison de force soit bien nouvelle : elle se retrouve dans les annales du crime. [...]

« Quel était le motif ? Voilà le hic ! Ce ne pouvait être le vol : on n'avait rien pris.

La question se posait donc ainsi : était-ce politique ou une femme ? Cette dernière supposition m'apparut comme étant la bonne. Sitôt sa besogne accomplie, l'assassin politique file. Au contraire, l'assassin que je cherchais avait pris son temps ; de plus, il avait négligé toute précaution, témoin les nombreuses traces laissées par lui dans la pièce. La politique étant hors de cause, cette vengeance méthodique avait dû être provoquée par une offense personnelle. L'inscription sur le mur, cet attrape-nigaud, ne réussit qu'à me confirmer dans mon idée, et ensuite la découverte de l'alliance me donna raison. Sans doute, le meurtrier s'en était servi pour rappeler à sa victime une femme absente, sinon morte.

« A ce moment-là, je posai une question à Gregson ; dans son télégramme à Cleveland, avait-il demandé si Drebber avait eu des histoires dans le passé ? Il me répondit que non, vous vous souvenez.

« L'examen minutieux de la pièce confirma mon hypothèse sur la stature du meurtrier ; en outre, il me fournit des détails sur les cendres de son cigare et la longueur de ses ongles. Etant donné l'absence de toute trace de lutte, j'en étais arrivé à la conclusion que le sang répandu sur le parquet avait coulé du nez du meurtrier dans son énervement. La traînée suivait la trace de ses pas. C'est en général chez les tempéraments sanguins qu'une violente colère provoque un tel accident. Je hasardai que le criminel était un type robuste avec un visage haut en couleur. Je ne me trompais pas, comme on l'a vu par la suite.

« Une fois dehors, je me dépêchai de faire ce que Gregson avait négligé : je télégraphiai au chef de la police de Cleveland pour savoir dans quelles circonstances Enoch Drebber s'était marié. La réponse fut concluante.

« J'appris que Drebber avait déjà invoqué la protection de la loi contre un ancien rival, Jefferson Hope, actuellement en Europe. Là, je tenais la clef du mystère ; il ne me restait plus qu'à prendre le meurtrier.

« C'était le conducteur du fiacre qui était rentré dans la maison avec Drebber ; j'en avais la certitude. Les marques sur la route montraient que le cheval avait erré à droite et à gauche ; il avait donc été livré à lui-même. Pendant ce temps, où se trouvait le cocher<sup>3</sup>, sinon dans la maison ? Or, un homme sensé n'aurait pas commis délibérément son crime en présence d'un tiers ! Enfin, pour qui veut pister quelqu'un à Londres, le métier de cocher est tout indiqué ! Ma conclusion : Jefferson Hope était un cocher de la capitale.

« En admettant qu'il fût cocher, il ne changerait sans doute pas de métier, du moins pour l'instant, afin de ne pas attirer l'attention sur lui. Vraisemblablement, il continuerait à exercer quelque temps encore. Mais prendrait-il un faux nom ? C'est bien improbable : personne à Londres ne le connaissait. J'organisai une bande de gamins en corps de détectives et, systématiquement, je les envoyai chez tous les loueurs de voitures, jusqu'au moment où ils me dénichèrent mon homme. Leur réussite et le parti que j'en tirai sont encore présents à votre mémoire. »

[...]

Arthur Conan DOYLE

---

<sup>3</sup> Cocher : conducteur d'une voiture à cheval.

1) **Quelle focalisation est employée par l'auteur du récit ? Justifie ta réponse.**

.....  
.....

2) **Quel est le premier indice examiné par Sherlock Holmes ?**

.....

3) a) **Quelles caractéristiques physiques l'enquêteur déduit-il rapidement vis-à-vis des personnes présentes sur les lieux du crime ?**

.....  
.....

b) **Comment peut-il déduire ces informations ?**

.....  
.....  
.....

c) **Laquelle des ces deux personnes a commis le meurtre ? Pourquoi peut-il affirmer ?**

.....  
.....

4) **Sherlock Holmes détermine aisément que la victime a été empoisonnée de force. Comment parvient-il à déduire cette information ?**

.....  
.....  
.....

5) a) **Holmes énonce deux causes au meurtre. Lesquelles ?**

.....

b) **Laquelle retient-il ? Pourquoi ?**

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

6) **L'enquêteur finit par dresser un portrait global du meurtrier. Quel est-il ?**

.....

7) Cite les deux éléments qui permettent à Sherlock Holmes de déterminer que le meurtrier était le conducteur du fiacre.

- .....
- .....

**RETOUR SUR L'EXERCICE**

1) Quelle est la principale différence entre ces deux récits ?

.....  
.....  
.....

2) Au contraire, quel est leur point commun ?

.....  
.....  
.....

3) Quel est l'intérêt principal du premier texte ?

.....  
.....  
.....

4) Quel est celui du second ?

.....  
.....  
.....

**À RETENIR**

- **Un récit policier est un récit dont l'événement principal est un crime.**
  
- **On distingue deux types de récits policiers :**
  - 1) **le récit policier de surprise dont l'objectif de surprendre le lecteur, le plus souvent par un rebondissement final ;**
  - 2) **le récit policier d'énigme criminelle dont l'intérêt principal est une enquête.**
  
- **La maîtrise du vocabulaire de base est indispensable à la compréhension du récit policier.**
  - **Délit** : action illégale.
  - **Crime** : action illégale grave.
  - **Meurtre** : fait de tuer une personne.
  - **Homicide** : fait de tuer une personne.
  - **Assassinat** : fait de tuer une personne et de prévoir son meurtre.
  - **Mobile d'un meurtre** : raison pour laquelle un meurtre est commis.
  - **Suspect(s)** : personne(s) pouvant avoir commis un crime et dont la culpabilité n'a pas encore été prouvée.
  - **Indices** : traces laissées par un criminel dans l'exécution de son crime.
  - **Alibi** : preuve qu'un suspect ne se trouvait pas sur les lieux d'un crime au moment où il a été commis.
  - **Préméditation** : fait de prévoir et de préparer un crime.



2) Lis les textes qui suivent. Ensuite, réponds aux questionnaires en formulant des phrases.

---

## Le signe des quatre

---

- Je vous ai entendu dire qu'il est difficile à un homme de se servir tous les jours d'un objet quelconque sans y laisser une empreinte de son individualité, telle qu'un observateur exercé ne puisse la déceler. Or, j'ai là une montre qui est depuis peu en ma possession. Voudriez-vous avoir l'amabilité de me donner votre opinion sur le caractère ou les habitudes de son dernier possesseur ?

5 Tout en lui passant la montre, j'éprouvais en secret un léger amusement car l'épreuve, à mon sens, était une chose impossible et je la regardais comme une leçon qui le mettrait en garde contre ce ton un peu dogmatique<sup>4</sup> qu'il prenait trop souvent. Il balança la montre dans sa main, en considéra intensément le cadran, ouvrit le boîtier, examina le mouvement, d'abord à l'œil nu puis avec une puissante lentille convexe. Je pouvais à peine m'empêcher de sourire de sa mine déçue  
10 quand enfin il referma le boîtier et me rendit la montre.

- Il n'y a guère de données, remarqua-t-il. La montre a été nettoyée il y a peu de temps, ce qui me prive de la plupart de mes renseignements.

- Vous avez raison. On l'a nettoyée avant de me l'envoyer.

Au fond de moi-même, j'accusais mon compagnon de mettre en avant une bien piètre et  
15 bien faible excuse pour voiler son insuccès. Quelles données pouvait-il attendre d'une montre non nettoyée ?

- Bien que peu satisfaisant, mon examen n'a pas été tout à fait inutile, remarqua-t-il, en me regardant avec des yeux rêveurs et éteints. Sauf correction, je pense que la montre a appartenu à votre frère aîné qui l'a héritée de votre père.

20 - Cela, vous le déduisez sans doute des initiales H. W. gravées dans le boîtier ?

- Tout juste. Le W suggère votre nom. La montre date d'environ cinquante ans et les initiales sont de la même époque ; elle fut donc faite pour quelqu'un appartenant à la dernière génération. Les bijoux, d'ordinaire, vont au fils aîné qui porte vraisemblablement le même prénom que son père. Votre père, si je me rappelle bien, est mort depuis longtemps. La montre a donc été entre  
25 les mains de votre frère.

---

<sup>4</sup> Dogmatique : qui a des opinions bien arrêtées, qui les considère comme des vérités absolues, et les exprime d'une manière autoritaire.

- Exact jusqu'ici, dis-je. Y a-t-il autre chose ?

- C'était un homme sans ordre et sans soin. Il avait devant lui un bel avenir, mais il a gaspillé ses chances, il a vécu pendant quelque temps dans la pauvreté avec de courts intervalles de prospérité<sup>5</sup> et finalement, il s'est mis à boire, puis il mourut. C'est là tout ce que je peux savoir.

30 Je bondis de ma chaise et, tout en boitillant, je parcourus, plein d'amertume<sup>6</sup>, la pièce avec impatience.

- Cela Holmes, c'est indigne de vous, me récriai-je. Je n'aurais pas cru que vous puissiez vous abaisser à cela. Vous avez pris des renseignements sur mon malheureux frère et, à présent, vous faites semblant de déduire d'une façon fantaisiste ce que vous avez appris. Vous n'imaginez tout  
35 de même pas que je vais croire que vous avez lu tout cela dans cette vieille montre ! Ce n'est pas gentil et, pour parler net, il y a là-dedans une pointe de charlatanisme<sup>7</sup>.

- Mon cher docteur, dit-il avec bienveillance, je vous en prie, acceptez mes excuses. Considérant ce problème d'un point de vue abstrait, j'avais oublié à quel point il pouvait vous être pénible. Je vous assure, toutefois, que je n'ai jamais su que vous aviez un frère jusqu'au moment  
40 où vous m'avez remis la montre.

- Alors, au nom de tous les mystères du monde, comment avez-vous connu ces faits ? Chaque détail en est absolument exact.

- Ah ! ça, c'est la chance. Je ne pouvais affirmer que ce qui était probable. Je ne m'attendais pas à être si précis.

45 - Mais vous ne vous êtes pas borné à deviner ?

- Non, non ; je ne devine jamais. C'est une habitude détestable, elle détruit les règles de la logique. Ce qui vous paraît étrange n'est surprenant que parce que vous ne savez pas l'enchaînement de mes pensées ou que vous n'observez pas de petits faits d'où peuvent dépendre d'importantes conclusions. Par exemple, j'ai commencé par déclarer que votre frère n'était pas  
50 soigneux. Quand on regarde de près la partie inférieure du boîtier de la montre, on remarque qu'elle n'est pas seulement rayée en deux endroits, mais qu'elle est éraillée, marquée de partout, par le fait qu'il avait l'habitude d'avoir dans la même poche que la montre des objets durs, des pièces de monnaie, des clefs. Ce n'est pas un tour de force que de supposer qu'un homme qui traite si cavalièrement<sup>8</sup> une montre d'une telle valeur n'est pas un homme soigneux. Et ce n'est

---

<sup>5</sup> Prospérité : état de quelqu'un qui est dans une situation favorable sur le plan économique.

<sup>6</sup> Amertume : ressentiment causé par le regret ou la déception.

<sup>7</sup> Charlatanisme : façon d'agir comme un charlatan, de prétendre avoir des compétences qu'on ne maîtrise pas.

<sup>8</sup> Cavalièrement : de façon brutale, déplacée.

55 pas non plus une conclusion tirée par les cheveux que de supposer qu'un homme qui hérite d'un si riche bijou a, par ailleurs, un bel avenir.

J'acquiesçai d'un signe de tête, montrant que je le suivais.

- C'est une habitude assez fréquente des prêteurs sur gages<sup>9</sup> en Angleterre, quand ils acceptent une montre, que d'inscrire le numéro du reçu avec la pointe d'une épingle à l'intérieur  
60 du couvercle. C'est plus commode qu'une étiquette ; le numéro ne peut ainsi ni se perdre, ni être changé. Il y a au moins quatre numéros de ce genre. Conclusion: les fonds, chez votre frère, étaient souvent bien bas. Seconde conclusion : il avait parfois des retours de prospérité, sans quoi il n'aurait pu racheter son gage. Enfin, je vous prie de regarder dans la plaque intérieure l'orifice où s'introduit la clef du remontoir<sup>10</sup>.

65 - Remarquez les innombrables égratignures, tout autour du trou, qui indiquent que la clef a glissé. Quelle clef aux mains d'un homme sobre aurait ainsi fait ces petits sillons ? Mais vous ne verrez jamais la montre d'un ivrogne sans ces marques. Il la remonte le soir et y laisse ces traces de sa main hésitante. Où est le mystère en tout cela ?

- C'est aussi clair que le jour, répondis-je. Je regrette d'avoir été injuste envers vous. J'aurais  
70 dû avoir plus de confiance en votre merveilleuse faculté. [...]

---

Arthur Conan DOYLE, *Sherlock Holmes*

---

<sup>9</sup> Prêteur sur gages : personne qui accepte de prêter de l'argent à un emprunteur en échange d'un bien de valeur qui sert de garantie.

<sup>10</sup> Remontoir : dispositif au moyen duquel on peut remonter le mécanisme d'une montre pour la faire fonctionner (sans pile).

1) Quelle est la focalisation employée dans ce récit ? Justifie ta réponse.

.....

.....

2) a) À quelle catégorie de récit policier cet extrait de roman appartient-il ?

- C'est un récit policier de surprise.
- C'est un récit policier d'énigme criminelle.

b) Justifie ta réponse.

.....

.....

3) Complète le tableau suivant en résumant les informations :

- dans la colonne de gauche, reprends les indices utilisés par Sherlock Holmes ;
- dans la colonne de droite, reprends les déductions réalisées par l'enquêteur.

Indices	Déductions

**3) Lis le texte qui suit. Ensuite, réponds aux questionnaires en formulant des phrases. Pour les questions à choix multiples, coche la(les) réponse(s) correcte(s).**

---

## Justice

---

« Pourquoi avez-vous tenu à me voir ce soir ? Le procès se déroule on ne peut mieux. Nous nous acheminons vers l'acquittement. Je n'en ai d'ailleurs jamais douté.

- ...

5 - Est-ce le témoignage de votre employée de maison, demain, qui vous inquiète ?

- Non, je ne suis pas inquiet, maître Barois. Pas le moins du monde. Vous êtes le meilleur avocat de la région, c'est bien pour cela que je vous ai choisi.

- Y aurait-il du nouveau, dans ce cas ? Quelque chose de capital qui pourrait influencer ma plaidoirie ?

10 - Quelque chose de capital en effet... Mes aveux. Les aveux complets que je m'appête à vous faire. J'ai tué ma femme. De sang-froid. C'était un meurtre prémédité de longue date.

- ...

- Vous semblez ému, maître Barois. Dois-je poursuivre ?

- Je vous écoute, docteur Chenet.

15 - Cela risque d'être un peu long.

- Peu importe.

- Je n'ai jamais aimé Adeline. Ou plutôt, l'amour que je lui portais n'a guère duré plus de six mois. J'étais son aîné de quinze ans, vous le savez. C'est essentiellement sa beauté qui m'a séduit. Vous avez vu les photos n'est-ce pas ? Je suis sûr que cette jeune femme blonde, svelte, élancée, au regard doux et enjôleur, vous a troublé vous aussi. Comme les autres... Elle était de surcroît fine, sensible, intelligente, patiente. Bref, quasiment parfaite. Or, il est difficile, cher maître, de vivre avec la perfection. Surtout lorsque soi-même, on en est très éloigné... Alors ces qualités, je me suis efforcé, au fil des ans, de les mettre à l'épreuve, une à une.

25 « Adeline était issue d'un milieu modeste. Elle travaillait comme infirmière de nuit lorsque je l'ai rencontrée. Quant à moi, j'étais déjà un cardiologue réputé, un chirurgien très demandé. Mais ce n'est pas mon argent qui l'a poussée à m'épouser. Elle m'aimait : il n'y avait rien de vénal dans la fascination que j'exerçais sur elle.

« Au lendemain de notre mariage, je l'ai délibérément coupée de sa famille. Je lui ai interdit de revoir ses parents, auxquels elle était pourtant attachée, alléguant que l'épouse d'un chirurgien ne pouvait en aucun cas fréquenter un ouvrier et une femme de ménage (c'étaient les métiers respectifs de son père et de sa mère), sans nuire à la réputation de son mari. Je sais qu'elle en a beaucoup souffert. Sans jamais s'en plaindre.

« Elle a eu du mal à se défaire des habitudes contractées lorsqu'elle était dans le besoin. Elle ne pouvait s'empêcher de regarder aux dépenses. Tel meuble ? Tel tapis ? Trop chers. Cette robe ? Elle ne l'avait que depuis un an, elle pouvait bien la porter encore un peu. Exhiber un diamant de cette taille ? Non, c'était beaucoup trop voyant... Ces réactions touchantes aux yeux d'un autre, provoquaient chez moi des colères noires. Je la traitais de tous les noms, je l'humiliais, je la rabaissais. Volontairement... Si bien que pour me plaire, uniquement pour me plaire et m'obéir, elle a été amenée, peu à peu, à dépenser de l'argent, à acheter des meubles, des bijoux. Nous sortions beaucoup, et elle suscitait ainsi la convoitise des autres femmes.

« Elle désirait un enfant. Je le lui ai refusé avec acharnement, en lui faisant valoir qu'un médecin de mon renom, luttant quotidiennement contre la mort, avait autre chose à faire que de s'embarrasser d'une progéniture gênante. Elle me rétorquait timidement que nous avions de l'argent, que cela pouvait faciliter l'éducation des enfants. Et moi de répondre sur un ton outré : "Faire des enfants pour les confier aux soins d'une gouvernante ? C'est ça, ta conception de l'éducation ?"... Elle a fini par étouffer son désir de maternité, par en faire son deuil. Tous nos amis avaient des enfants : elle s'efforçait de les dédaigner, de paraître agacée par leur présence. Elle s'évertuait à répéter que la grossesse enlaidissait le corps des femmes. Elle n'en pensait pas un mot, mais essayait ainsi de s'en persuader. Ses amies ont fini par croire qu'elle détestait réellement les enfants.

« Un an après notre mariage, je me suis attaqué à ses qualités essentielles, celles qui m'irritaient le plus : sa patience et sa fidélité. J'ai profité d'une période où j'avais énormément de travail à l'hôpital pour lui faire croire que je la trompais. Il est vrai que j'étais souvent de garde la nuit. Mais une fois mon travail fini, je roulais en voiture jusqu'au matin afin qu'elle pense que j'avais passé la nuit avec une autre. De son côté, rien, pas la moindre trace d'infidélité. Elle n'a jamais manifesté une once de désir envers les autres. Pourtant, les hommes lui tournaient autour. Mais elle savait les éconduire avec une élégance sans pareille. Jusqu'au jour où, enfin, j'ai commencé à entrevoir une brèche. Que j'ai creusée, patiemment.

« C'était lors d'un dîner chez des amis. L'un des convives était le docteur Bernardini. Il venait d'arriver à l'hôpital depuis une semaine environ. Vous avez eu l'occasion de vous entretenir avec lui : Bernardini est beau, brillant, cultivé, sensible. J'ai tout de suite pensé qu'il pouvait séduire Adeline : ses qualités étaient celles qu'elle avait aimées chez moi et dont j'étais désormais dépourvu. J'ai observé attentivement ma femme pendant le dîner. Assise à côté de Bernardini, elle conversait longuement avec lui, contrairement à ses habitudes. A plusieurs reprises, leurs mains se sont frôlées... bien innocemment, fortuitement. Mais elle en a rougi. J'avais enfin trouvé celui qui allait être l'atout majeur de mon plan.

« Pendant le mois qui a suivi, je suis allé à Paris, afin d'accompagner un de mes patients qui devait être hospitalisé à Villejuif, monsieur Von Logt. Sa femme a comparu hier à la barre. Bien que son mari soit mort, elle a pour moi une adoration sans limite. Or, je n'ai jamais eu la moindre compassion pour son époux, un cas parmi tant d'autres. Je ne l'ai accompagné à Paris que pour servir mon plan.

« Durant mon absence, Bernardini me remplaçait au cabinet. Je consulte au premier étage et mon appartement se trouve au second : Bernardini était ainsi amené à côtoyer ma femme quotidiennement. Pour la pousser à l'adultère, j'appelais Adeline tous les soirs, lui ordonnait de retenir Bernardini à dîner, prétextant qu'il devait me tenir au courant de la santé d'untel ou untel.

« Leurs liens se sont ainsi tissés peu à peu. Au téléphone, je sentais à la voix de ma femme qu'elle était profondément troublée. Quant à Bernardini, il avait perdu son assurance : autrement dit, il était amoureux, et non plus volage, démentant ainsi sa réputation.

« Une fois de retour, j'ai feint de ne rien remarquer. Mais le comportement d'Adeline avait changé : elle était rêveuse, anxieuse. À l'hôpital, Bernardini m'évitait...

« J'ai fixé l'accomplissement de mon plan à la nuit du 22 février. J'étais de garde, Bernardini de repos. Adeline avait exceptionnellement donné congé à notre employée de maison : il était évident qu'ils avaient projeté de passer la nuit ensemble.

« Avant d'aller plus loin, je dois ajouter une précision. Adeline souffrait d'une angine de poitrine, elle était cardiaque. Ça, vous le savez, maître, bien évidemment. Mais vous ignorez que la cause majeure de sa maladie était le stress, l'angoisse, que je n'avais cessé de provoquer et développer chez elle durant ces dernières années. Le mois qui a précédé sa mort, ses électrocardiogrammes étaient inquiétants. Mais je ne lui en avais rien dit... Je n'avais pas modifié son traitement. En cas de crise, elle avait toujours dans son sac un tube de Trinitrine. C'est un médicament qui calme les douleurs dues à l'angine de poitrine. Si le malaise n'est pas trop

accentué, il peut prévenir l'infarctus. Avant de partir pour l'hôpital le 22 au soir, j'ai remplacé les pilules de Trinitrine par ce qu'on nomme, dans le jargon médical, un "placebo" qui m'avait été fourni par un laboratoire dans le cadre d'essais cliniques. C'étaient en fait des pilules composées de lactose, le sucre contenu dans le lait, autrement dit du vent. Ces pilules avaient un aspect identique à celle de Trinitrine : petites, rondes, blanches, même taille, même forme, même couleur... Tout était en place.

« Cette nuit-là je suis rentré plus tôt que prévu, à l'improviste, vers minuit. J'ai surpris Adeline et Bernardini au lit. Le choc fut trop violent pour ma femme. En me voyant, le malaise cardiaque que j'escomptais eut bien lieu. Il était très marqué. Au lieu de jouer les maris jaloux, j'ai feint de perdre mes moyens. C'est Bernardini lui-même qui a saisi le sac d'Adeline et lui a administré le placebo pensant que c'était de la Trinitrine. Elle est morte assez rapidement.

« Le crime était presque parfait, pour reprendre des paroles célèbres... Si Bernardini n'avait pas demandé l'autopsie. Si l'autopsie n'avait pas révélé l'absence de Trinitrine dans l'estomac d'Adeline. J'avais oublié que Bernardini était sincèrement amoureux d'Adeline, c'est ce qui l'a poussé à se porter partie civile.

- ...

- Vous ne dites rien, maître ?... Vous paraissez bouleversé, non, attendez, plutôt... indigné.

- je suis écoeuré, docteur Chenet. Ce que vous venez de me raconter est abject.

- Je vous le concède. Mais c'est la vérité. Et je vous la devais.

110 - J'en reviens à ma première question : pourquoi me confesser votre crime, ce soir précisément ? Ne craignez-vous pas que ma plaidoirie, demain, en pâtisse ?

- Vous aurez, certes, à modifier votre plaidoirie sur quelques points, mais je suis confiant. Vous gagnerez le procès. Et je serai acquitté par vos soins.

- Comment pouvez-vous en être si sûr ? Si je décidais de perdre ce procès ?

115 - Impossible. Perdre ce procès serait fatal pour votre réputation. Vous avez l'habitude de défendre de grands criminels, et puis ce ne sera pas la première fois, cher maître, que vous ferez acquitter un coupable. De même qu'il vous est arrivé, au cours de votre brillante carrière, de faire accuser un innocent.

120 - Exact. Mais dans le premier cas, je savais que j'avais affaire à des criminels et j'avais choisi de les défendre. Quant à vous, je vous croyais innocent.

- Vous m'en voyez ému au plus haut point.



- Épargnez-moi vos sarcasmes, docteur Chenet. Je vous prie une nouvelle fois de répondre à ma question : pourquoi ces aveux, ce soir ?

- Eh bien, disons... Pour que vous soyez encore plus brillant demain, mon cher maître.

125 - Et si j'en avais assez d'être brillant ? Si tout à coup, l'envie me prenait d'être honnête ?

- ...

- À votre tour de rester muet, docteur ? Nous nous verrons demain, à l'audience.

- Une dernière chose, maître !

- Quoi encore ?

130 - Vous et moi, nous nous ressemblons d'une certaine façon. Vous savez, je n'ai pas toujours été un monstre. C'est mon métier qui m'a transformé... Je m'explique : un médecin doit se protéger contre la rudesse de sa profession. Il doit apprendre à "ne plus souffrir de la souffrance de ses patients". Il doit combattre la douleur. Pour cela, il la contrôle, la jauge, la dose, bref, il joue avec elle. Alors un gisement imperceptible s'opère, et on s'aperçoit un jour qu'on se délecte du  
135 spectacle de la souffrance. On devient bourreau malgré soi... Vous autres, avocats, votre outil est la parole. Elle fait de vous, selon les cas, des justiciers ou des bourreaux.

- "Justiciers ou bourreaux", la formule me semble judicieuse. Le choix m'incombe. La nuit porte conseil. »

\*\*\*

140 « Madame Leblanc, je vous prie de dire à mesdames et messieurs les jurés ce que vous avez remarqué d'inhabituel au domicile de M. et Mme Chenet, où vous exercez comme employée de maison, le 22 février en fin d'après-midi.

- Eh bien, Madame m'avait donné congé. Il était environ dix-sept heures, je m'apprêtais à partir lorsque je me suis souvenue que je n'avais plus de Temesta chez moi.

145 - Je vous interromps. Je précise, pour Mesdames et Messieurs les jurés, que le Temesta est un ansiolytique, soit, dans un langage plus vulgaire, un somnifère. Veuillez poursuivre.

- Oui c'est ça... Je suis montée à la salle de bains, pour prendre ce dont j'avais besoin dans la pharmacie. Là, j'ai vu Monsieur, enfin le docteur Chenet, qui fouillait dans le sac de Madame, posé sur son lit. Madame, elle, était en bas, dans la cuisine.

150 - Soyez précise, je vous prie Madame Leblanc. Voulez-vous dire que la salle de bains est attenante à la chambre de Mme Chenet ?

- Oui, une première porte donne dans le couloir, c'est celle que j'ai empruntée, et une autre communique avec la chambre de Madame.

- Bien, veuillez poursuivre.

155 - J'ai attendu que Monsieur sorte et j'ai ouvert la pharmacie. La boîte de Temesta était vide.  
Alors j'ai voulu vérifier que les médicaments de Madame, la Trinitrine, ne manquait pas lui aussi. J'ai donc ouvert son sac à mon tour : le tube était bien plein, mais il n'était pas à sa place, dans la petite poche à fermeture Éclair où Madame avait l'habitude de le ranger... Je l'y ai replacé, et, ensuite, je suis rentrée chez moi.

160 -Merci, Madame Leblanc. Je n'ai rien à ajouter, monsieur le Président, je laisse le témoin à la défense. »

\*\*\*

« Madame Leblanc, vous dites avoir quitté le domicile de M. et Mme Chenet le 22 février, aux alentours de dix-sept heures, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Quel jour de la semaine était le 22 ?

165 - Un jeudi.

- Les pharmacies sont-elles fermées à Chenonceaux le jeudi ?

- Non, elles ferment le dimanche et, pour certaines, le lundi matin.

- Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir acheté le médicament qui vous manquait en pharmacie ?

- Eh bien, parce que je... je ...

170 - Oui ?

- J'avais l'habitude de me servir dans la pharmacie de Madame.

- Madame Chenet était-elle au courant de cette habitude ?

- Non.

- Et le docteur ?

175 - Non plus.

- Donc, le 22, en apercevant le docteur dans la chambre de sa femme, vous vous êtes cachée, n'est-ce pas ? Afin qu'il ne soit pas au courant de votre... habitude ?

- Oui.

- Vous vous êtes cachée où exactement ?

180 - Derrière la porte attenante à la chambre de Madame.

- Celle-ci était-elle grande ouverte ?

- Non, elle était entrebâillée.

- Une petite question supplémentaire : depuis combien de temps êtes-vous au service du docteur et de son épouse ?
- 185 - Depuis bientôt dix ans.  
- Dix ans de bons et loyaux services, comme dit la formule consacrée.  
- Oui.  
- Dix ans sans interruption ?  
- Euh... si... Il y a eu une interruption de six mois.
- 190 - De janvier à juin 1993, n'est-ce pas ?  
- Oui.  
- Pourquoi cette interruption ?  
- Parce que... parce que Mme Chenet m'avait renvoyée.  
- Le motif de ce renvoi ?
- 195 - ...  
- Veuillez, je vous prie, répondre à ma question. Le motif de ce renvoi ?  
- J'avais volé un bijou.  
- Et par la suite, vous avez eu du mal à retrouver une bonne place ? Les villes de province sont cruelles pour cela, n'est-ce pas ?
- 200 - Oui.  
- C'est pourquoi vous avez supplié le docteur de vous reprendre à son service ?  
- Oui.  
- Quel était exactement votre travail chez les Chenet ?  
- Bien... Le ménage, le lavage, le repassage... Tout ce qu'une employée de maison est censée
- 205 faire.  
- Le rangement aussi ?  
- Oui, bien sûr.  
- Mme Chenet était-elle particulièrement désordonnée ? Ou distraite, tête en l'air ?  
- Non, au contraire, elle était plutôt maniaque.
- 210 - Effectivement, vous nous avez dit qu'elle rangeait ses pilules dans la petite poche à fermeture Éclair de son sac...  
- Oui, toujours.  
- Vous n'aviez donc pas à ranger ses affaires personnelles dans son sac, elle s'en chargeait elle-même ?

- 215 - Oui.
- Dans ce cas, comment connaissiez-vous si précisément la place de chaque chose dans son sac ?
- ...
- Veuillez répondre, je vous prie... Vous aviez une première habitude cachée : vous servir dans
- 220 la pharmacie. N'en aviez-vous pas une seconde ?... Vous servir dans le sac à main de Mme Chenet ? Pour y prendre, par exemple, de l'argent ? Et cela, malgré votre premier renvoi ?
- ...
- Mesdames et messieurs les jurés apprécieront... Madame Leblanc, restituons un peu les lieux s'il vous plaît ! Vous nous avez précisé tout à l'heure que vous étiez cachée derrière la porte de la
- 225 salle de bains et que celle-ci était légèrement entrouverte. C'est bien cela ?
- Oui.
- La chambre de Mme Chenet est-elle petite ?
- Non, au contraire, elle est très vaste.
- Quelle distance à peu près sépare le lit de la porte de la salle de bains ?
- 230 - Je ne sais pas... Environ quinze mètres.
- Il était dix-sept heures le 22 février lorsque vous êtes montée dans la salle de bains. À cette heure-ci en hiver, il fait déjà presque nuit, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Monsieur Chenet avait-il allumé la lumière ?
- 235 - Euh... Je ne sais plus.
- S'il fouillait en cachette dans le sac de sa femme, il est peu probable qu'il ait allumé la lumière, je pense que mesdames et messieurs les jurés seront d'accord avec moi... Bien. Madame Leblanc, je constate que vous portez des lunettes. De quoi souffrez-vous ? Myopie, astigmatisme, presbytie ?
- 240 - Myopie.
- Quel degré ?
- Moins 6 à l'œil gauche, moins 8 à l'œil droit.
- Eh bien dans ce cas, lorsque nous en aurons fini avec ce procès, je vous prierai de me donner l'adresse de votre opticien. Il doit être vraiment très performant, pour que vous puissiez voir à
- 245 quinze mètres de distance, cachée derrière une porte légèrement entrouverte et dans la pénombre, de surcroît.

- J'ai dit dix-sept heures environ. Il était peut-être plus tôt, seize heures, quelque chose comme ça... En tout cas, il faisait clair dans la chambre.

- Décidez-vous madame Leblanc, c'est très important : seize ou dix-sept heures ?

250 - Seize heures.

- Pourquoi prenez-vous un somnifère, madame Leblanc ?

- J'ai du mal à m'endormir. Ou bien je me réveille plusieurs fois dans la nuit.

- Vous en prenez tous les soirs ?

- Oui.

255 - Depuis combien de temps ?

- Je ne sais pas exactement, des années...

- Vous supportez bien ce médicament ?

- Oui.

- Vous savez toutefois qu'il ne faut pas en abuser ?

260 - Oui, bien sûr.

- J'ai là la notice de ce médicament. Permettez-moi de la lire à l'intention de mesdames et messieurs les jurés. Il est inscrit, à la rubrique "Autres effets possibles du médicament", la chose suivante : "sensations de vertige, somnolence, nausées, maux de tête, diarrhées" et enfin "troubles de la mémoire"... Madame Leblanc absorbe un somnifère tous les soirs depuis des années, elle ne sait plus depuis quand exactement, en revanche, elle nous affirme, après quelques hésitations, qu'il était seize heures et non pas dix-sept heures lorsqu'elle a surpris le docteur Chenet dans la chambre de sa femme... Merci. Je n'ai plus de questions. »

\*\*\*

« Mesdames et Messieurs les jurés, nous arrivons au terme d'un long et douloureux procès. Et me voilà, pour ma part, à un moment crucial. Comme le veut l'usage, je suis censé plaider pour la défense de mon client, le docteur Chenet, accusé d'avoir, de sang-froid, tué son épouse, Adeline Chenet.

« Eh bien, au risque de contrecarrer les usages, je renonce à le faire. Je renonce, parce que ce procès n'est d'autre qu'une gigantesque méprise. Une effroyable mise en scène, montée de toutes pièces. Par le destin.

275 « Je n'ai rien à dire pour disculper le docteur Chenet. Au contraire, je l'accuse.

« Je l'accuse d'avoir épousé une femme qui avait quinze ans de moins que lui. Qui n'avait pas un sou lorsqu'il l'a rencontrée. Je l'accuse de lui avoir tout donné sans se méfier. Je l'accuse d'avoir

cru à l'amour de cette jeune infirmière qui convoitait avidement la renommée qu'offre le statut de chirurgien célèbre.

280 « Je répugne à évoquer la disparue. Son âme, je l'espère, repose en paix. Et pourtant, elle me tourmente, m'obsède, me hante, depuis le début du procès. Elle a été fauchée par la mort en pleine jeunesse. Assassinée par son époux, affirme le docteur Bernardini. Frappée par la maladie, clame mon client... Peu importe. Son cœur s'est arrêté de battre. À trente-cinq ans. Et c'est injuste. Insupportable. Et j'ai envie de crier : Justice ! Justice !

285 « Adeline Chenet était belle : les nombreux témoignages que nous avons entendus au cours de ce procès ont été unanimes sur ce point. Aussi, je le confesse devant vous, je ne peux m'empêcher de l'imaginer. Et je la vois, comme je vous vois en ce moment, mesdames et messieurs les jurés, parée de somptueux bijoux qu'elle avait en grand nombre, des tenues les plus élégantes dont elle aimait se vêtir, évoluant dans le luxe de sa demeure...

290 « Et elle me séduit, comme elle a séduit mon client, puis le docteur Bernardini.

« Oui, je le confesse humblement, je ne cesse de l'imaginer, repoussant ses parents, venus eux-mêmes nous avouer, malgré leur immense chagrin, qu'au lendemain de son mariage, elle les avait rejetés parce qu'ils étaient pauvres... et elle me séduit.

295 « Je la vois encore, refusant un enfant à son mari, par crainte d'enlaidir son corps. Jetant un œil méprisant sur les enfants de ses amies, comme en ont témoigné, à cette barre, les femmes qui ont comparu devant nous. Et elle me séduit.

« Malgré ses travers insupportables, je sais, au fond de moi, que j'aurais pu être, moi aussi, l'amant d'Adeline Chenet.

300 « Je la vois. Je l'entends aussi. Sa voix me souffle à l'oreille : "Non, ne défendez pas mon mari ! Qu'il paye pour ce qu'il a fait ! Qu'il paye pour m'avoir volé ma jeunesse !" Et j'ai envie de lui obéir.

« Certes, elle a eu une liaison avec le docteur Bernardini, sous le propre toit de mon client. Elle a été la maîtresse de l'assistant de son époux au moment même où celui-ci se trouvait à Paris, au chevet d'un cancéreux. Mais "que celui qui n'a jamais péché lance la première pierre !"

305 « Je l'entends encore murmurer : "Toi, si tu avais été mon amant, si tu m'avais sincèrement aimée, tu n'aurais pas ordonné cet acte barbare qu'est l'autopsie. Tu n'aurais pas demandé que l'on découpe mon corps, que l'on en fasse de vulgaires sacs destinés à des analyses. Tu n'aurais pas souillé ma mémoire en faisant témoigner mon employée de maison dans un imbroglio de mensonges. Tu n'aurais pas fouillé dans les dossiers professionnels de mon mari pour exhiber je ne sais trop quoi, des examens, des électrocardiogrammes. Mon cœur, pour toi, aurait signifié autre

310 chose qu'un simple tracé sur du papier. Tu n'aurais pas fait valoir ta qualité de médecin pour affirmer que mon mari ne m'avait pas soignée convenablement. 'Le cordonnier est toujours le plus mal chaussé', le vieil adage est d'une platitude sans nom. Il est redoutable, pour un médecin d'avoir à soigner des êtres chers. Tu n'aurais pas monté cette mascarade dans l'espoir de souiller la réputation de mon mari et par la suite, de lui voler sa clientèle... Bref, tu aurais respecté ma  
315 mémoire. Et tu aurais pleuré en silence."

« Gigantesque et pitoyable mise en scène, mesdames et messieurs les jurés. Dans laquelle le docteur Chenet joue le piètre<sup>11</sup> rôle d'un pantin.

« Alors, le docteur Chenet a-t-il, comme le laisse entendre son employée de maison myope et insomniaque, subtilisé les pilules de Trinitrine dans le sac de sa femme ? Certes, l'autopsie a révélé  
320 l'absence totale de Trinitrine dans l'estomac d'Adeline Chenet, mais par ailleurs, elle n'a révélé les traces d'aucune substance suspecte, pas de poison. Faut-il accuser la main du docteur Chenet, comme l'affirme son rival, le docteur Bernardini ? Ou bien une erreur tragique des laboratoires pourvoyeurs de la Trinitrine ? À vous d'en juger.

« Pour ma part, je garderai toujours en mémoire la mort de cette jeune femme, succombant, à  
325 trente-cinq ans, à une crise cardiaque. Et je crierai : Justice ! Justice !

« Il y a guère qu'un seule et unique assassin que la justice des hommes n'est pas en mesure de punir : la maladie. »

\*\*\*

« La cour d'assises, après en avoir délibéré, a répondu aux questions suivantes :

« Première question : "Le docteur Chenet a-t-il volontairement porté des coups et fait des  
330 blessures à Adeline Chenet ?" "Non", à la majorité.

« Deuxième question : "Le docteur Chenet avait-il l'intention de donner la mort ?" "Non", à la majorité.

« La cour déclare donc le docteur Chenet innocent. En conséquence, l'accusé est acquitté.

L'audience criminelle est levée. »

\*\*\*

335 « Bonjour, docteur Chenet.

- Bonjour, monsieur... Henri Borer, c'est bien cela ?

- Oui.

- Asseyez-vous, je vous en prie... Votre adresse ?

---

<sup>11</sup> Piètre : médiocre, très mauvais.

340 - Je n'en ai pas encore. Je suis en plein déménagement, si je puis dire. Pour l'instant, j'habite chez un ami. Ma dernière adresse, c'était Fresnes. J'y ai passé cinq ans. Suite à une condamnation pour meurtre. Ma peine a été commuée...

- Qui vous a adressé à moi?

- Maître Barois.

- De quoi souffrez-vous ?

345 - De rien. Je suis en parfaite santé.

- Pourquoi êtes-vous venu me consulter dans ce cas ?

- Pour rendre service à maître Barois. Je lui suis redevable. Il a réussi une sacrée prouesse : obtenir une remise de peine alors que personne n'y croyait. Pas même moi, puisque tout le monde connaît mon... comment dire ? *Métier...*

350 - ...

- N'ayez pas peur. Je suis un professionnel, un excellent tireur. Je ne manque jamais ma cible.

Sarah COHEN-SCALI

1) a) Ce texte est-il un récit policier ? Justifie ta réponse.

.....

.....

b) Si oui, à quelle catégorie de récit policier cet extrait de roman appartient-il ?

C'est un récit policier de surprise.

C'est un récit policier d'énigme criminelle.

c) Justifie ta réponse.

.....

.....

2) Quels adjectifs peut-on associer à Adeline ?

blonde

heureuse

vénale

égoïste

fidèle

patiente

cardiaque

maniaque

ronde



**3) Complète les phrases ci-dessous.**

*Après le mariage, le docteur Chenet :*

- *interdit à sa femme de ..... sous prétexte que/qu'*

.....  
..... ;

- *oblige sa femme à .....*

..... ;

- *refuse de/d'..... sous prétexte que/qu'*

.....  
.....  
.....

**4) Pour quelles raisons le docteur Chenet choisit-il précisément le docteur Bernardini pour accomplir son plan ?**

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

**5) Le docteur Bernardini a-t-il la réputation d'être fidèle en amour ? Justifie ta réponse en recopiant une phrase du texte.**

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

**6) a) À quelle date le crime a-t-il lieu ? .....**

- b) Pour quelles raisons le docteur Chenet a-t-il choisi cette date précise ?**

.....  
.....  
.....

7) Résume brièvement les différentes étapes du plan du docteur Chenet pour provoquer la mort de sa femme. La première étape t'est donnée.

1. *Lors d'un dîner, le docteur Chenet remarque que le docteur Bernardini pourrait plaire à Mme Chenet ce qui lui permettrait de supprimer le dernier défaut de la jeune femme : sa fidélité.*

2. ....  
.....  
.....

3. ....  
.....  
.....

4. ....  
.....  
.....

8) Quel élément a fait en sorte que le plan du docteur Chenet n'a pas fonctionné comme il l'aurait désiré ?

.....  
.....  
.....  
.....

9) Quel est le mobile du meurtre ?

.....  
.....  
.....

10) Quel « genre » de lieu est Fresnes ?

.....

11) Dans quel but Henri Borer rend-il visite au docteur Chenet ?

.....  
.....

